



## De Toulouse à Limoilou: un itinéraire capucin (1902-1934) Deuxième partie: la bure, l'église et la cité

Gilles Gallichan

Numéro 57, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008106ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008106ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (2003). De Toulouse à Limoilou: un itinéraire capucin (1902-1934) : deuxième partie: la bure, l'église et la cité. *Les Cahiers des dix*, (57), 151–204. <https://doi.org/10.7202/1008106ar>

Résumé de l'article

À leur arrivée à Limoilou en 1902, les capucins toulousains héritent d'une paroisse pauvre au bord de la banqueroute. Avec prudence, ils relèvent les finances malgré de nombreuses difficultés dont un grave incendie qui ravage l'église Saint-Charles en 1916. Leur oeuvre pastorale vise un encadrement moral et social du milieu en pleine expansion. En 30 ans, la population du quartier est multipliée par vingt et de nouvelles paroisses sont fondées. L'action des capucins déborde le cadre religieux, animant la vie culturelle et communautaire et les engageant dans l'action sociale directe en particulier pendant la crise économique de 1930. Au fil des années, la communauté se « canadianise ». Le noviciat établi à Limoilou en 1903, permet une adaptation de l'ordre des frères mineurs capucins aux réalités locales et, après un « régime français » de 30 ans, les postes de curé et de gardien du couvent passent définitivement aux mains des Québécois en 1934.

# De Toulouse à Limoilou: un itinéraire capucin (1902-1934)

Deuxième partie: la bure, l'église et la cité

Par GILLES GALLICHAN\*

En mai 1902, après avoir mené une véritable croisade de persévérance auprès des autorités diocésaines, les capucins de Toulouse, établis à Ottawa depuis 1890, parviennent à fonder un couvent à Limoilou, près de Québec. Cet établissement est dû surtout à la volonté obstinée du père Alexis de Barbezieux qui a accepté de relever financièrement une paroisse au bord de la banqueroute<sup>1</sup>.

---

\* L'auteur tient à remercier sœur Madeleine Lamothe, archiviste des SSSCM, le père Godefroy Dévost, et Mme France Guilbert des archives provinciales des capucins, à Pointe-aux-Trembles (Montréal), le père Jocelyn Mitchell, gardien du couvent de Québec ainsi que toute la fraternité des capucins de Limoilou pour leur très précieuse collaboration. Merci également à M. Michel Rhéaume et Mme Gisèle Gallichan qui ont accepté de relire le texte et à mes collègues de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale.

1. Voir: la première partie de cette étude, « La conquête de Québec », parue dans *Les Cahiers des Dix*, n°56 (2002), p. 125-165.

Dès lors, les capucins ont dû construire un couvent pour accueillir leur noviciat québécois et, surtout, prendre en charge la vie religieuse d'un quartier neuf, tout en assumant une dette paroissiale considérable. Pour ce faire, ils ont développé diverses stratégies pastorales, mais aussi culturelles, économiques et sociales et, du coup, ils ont marqué le quartier Limoilou de leur présence franciscaine.

Les capucins de Toulouse provenaient en fait de plusieurs régions du Sud-Ouest de la France ; en particulier du Languedoc, de la Gascogne, des Pyrénées, de la Charente et de la Guyenne. Pour éviter les contraintes des lois laïques républicaines, ils étaient venus terminer au Canada leur formation religieuse au sein de la communauté, compléter leurs études théologiques et, pour certains, recevoir les ordres. Le couvent d'Ottawa en 1890, la mission de Ristigouche en 1894 et, enfin, Limoilou à partir de 1902 leur donnaient des bases pour recruter de nouveaux candidats au pays et rayonner partout au Canada français ainsi que chez les Franco-Américains. Les capucins étaient présents dans plusieurs milieux et faisaient de la prédication et de la pastorale populaire leurs spécialités. Certains, comme les pères Alexis de Barbezieux, Léonard de Saint-Pé et Pacifique de Valigny, décidèrent d'implanter durablement leur fraternité capucine au Québec et dans l'Est canadien, de devenir eux-mêmes « Français canadiens » ou « Canadiens français », en identifiant leur vie et leur destin au peuple qui les avait accueillis. D'autres, comme les pères Albert de Pisani, Maurice de Buzan et Urbain de Tesq, ont œuvré au Québec avant de retourner en France, appelés soit par le service militaire, soit par la nostalgie du pays natal.

En 1902, Saint-Charles de Limoilou avait donc été arrachée de haute lutte par le père Alexis, mais cette paroisse que M<sup>gr</sup> Bégin lui avait finalement confiée était peut-être riche de promesses, mais, pour l'heure, lourdement hypothéquée. Limoilou était une municipalité encore semi-rurale située aux portes de Québec, sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles. La paroisse avait été fondée à la suite d'une division de Saint-Roch de Québec en 1896. Le père Alexis misait sur une éventuelle annexion de ce territoire à la ville de Québec ; Limoilou deviendrait ainsi, croyait-il, un bassin naturel de développement urbain. Il croyait également que la construction du pont de Québec ferait de la capitale québécoise un nouveau pôle maritime et ferroviaire et mettrait un terme à la longue stagnation économique de la ville en stimulant son activité commerciale. Limoilou serait alors une zone plus prospère, plus peuplée et les capucins récolteraient les fruits de leur persévérance, bien enracinés dans ce terreau québécois dont ils auraient accompagné les années difficiles et la croissance.

Un autre facteur allait favoriser les capucins : leur établissement s'inscrivait dans l'apogée d'une Église catholique très influente au sein de la société québécoise de l'époque. Ayant charge d'âmes, ils ont compris l'importance d'adhérer à

ce que les historiens Louis Rousseau et F. W. Remiggi appellent « la Nation-Église »<sup>2</sup>. Les liens historiques entre la France et le Canada, le rappel de l'épopée missionnaire des récollets, qui étaient, comme les capucins, fils de saint François, permettaient à des hommes avisés comme le père Alexis et ses compagnons de situer habilement la présence et l'œuvre des capucins toulousains dans le sens même de l'histoire nationale du Canada français<sup>3</sup>. De plus, les capucins, ordre à vocation sociale et pastorale, ont adhéré tout naturellement à la nouvelle doctrine sociale de l'Église<sup>4</sup> et se sont engagés dans les mouvements d'action catholique, ce qui a également servi leur intégration au milieu québécois. La conjoncture était donc favorable pour l'ordre des frères mineurs capucins de prendre racine au sein de la société canadienne-française. En saisissant bien cette dynamique socio-religieuse, ils ont su donner une base sociale et nationale à leur action paroissiale<sup>5</sup>. Comme les récollets d'autrefois, ils cherchaient à introduire les valeurs franciscaines tout en contribuant et participant à leur façon à la gloire et aux fastes d'une Église alors triomphante.

### Limoilou au premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle

Le père Alexis fondait de grands espoirs en la communauté humaine de Limoilou. Elle ne comptait pourtant que quelque 270 familles en 1902, la plupart ouvrières et modestes, certaines vivant même dans la misère<sup>6</sup>. Le portrait qu'offrait Limoilou à cette époque ne semblait guère prometteur. Le vieux village, reconstruit depuis le grand feu de septembre 1892, était souvent inondé par les grandes marées ; les trottoirs de bois étaient emportés et les rues non pavées devenaient de véritables bourbiers<sup>7</sup>. Les vieux ponts Dorchester et Bickell étaient

2. L. ROUSSEAU ET F. W. RAMIGGI, *Atlas historique des pratiques religieuses. Le Sud-Ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, p. 7.
3. C'est l'approche qu'il adopte lorsqu'il écrit son *Histoire de Limoilou*, Québec, Action sociale Ltée, 1921. 131 p.
4. Le père Alexis s'était fait remarquer dès 1891 par des conférences sur l'encyclique *Rerum Novarum*. Voir G. GALLICHAN, « De Toulouse à Limoilou, un itinéraire capucin 1902-1934, première partie : La Conquête de Québec », *Les Cahiers des Dix*, n° 56 (2002), p. 140.
5. À ce sujet voir l'excellent article de N. SÉGUIN, « La paroisse dans l'expérience historique québécoise », dans J. MATHIEU, *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, 1995, p. 195-202.
6. La population s'élevait à 1440 personnes en 1902. À la fondation de la paroisse, en 1896, Limoilou comptait 237 familles et 1273 habitants, catholiques à 97 %. Archives de l'Archevêché de Québec AAQ, 61, CD Limoilou, I:1A.
7. En 1905, le curé Albert de Pisani appuie une pétition des paroissiens au député local et premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, pour que le gouvernement fédéral effectue des travaux sur les berges pour empêcher ces inondations régulières. Le père Albert jugeait ces

toujours à péage, ce qui décourageait les citoyens et les entreprises de Québec de traverser la rivière Saint-Charles pour s'installer à Limoilou. De plus, la municipalité de Limoilou, créée en 1893, devait s'endetter lourdement pour construire son infrastructure urbaine, notamment son réseau d'aqueduc et d'égout.

Plusieurs années plus tard, le père Alexis, évoquant ces débuts modestes, se rappellera des gens pauvres et des maisonnettes souvent inondées de l'ancien village ; « tout y respirait la misère », écrira-t-il<sup>8</sup>. Les premières années furent assurément difficiles. « Les capucins n'apportaient pas la prospérité à leurs sandales », dira encore Alexis. La dette de la paroisse demeurait très lourde et l'état de stagnation général et « effrayant »<sup>9</sup>. En 1906, la paroisse ne comptait encore que 273 familles<sup>10</sup>.

Pourtant, faisant de son établissement à Limoilou un pari sur l'avenir, Alexis engageait largement le destin de son ordre au Canada et au Québec sur ce chantier urbain en devenir. On parlait d'une éventuelle annexion à Québec<sup>11</sup>, de prospérité prochaine et plusieurs partageaient cet optimisme. Par exemple, le rédacteur de *La Semaine religieuse de Québec*, l'abbé Victor-Alphonse Huard, écrivait à Alexis quelques jours après son arrivée à Limoilou : « Mon Révérend Père, admiration et félicitations pour votre "entrée dans la place". Il n'y a que les capucins pour réussir tout cela. Dans 50 ans, Limoilou sera la plus riche paroisse de Québec ». Joignant l'acte de confiance à la parole, il lui négocie un avantageux prêt à long terme de 6000 \$<sup>12</sup> pour rencontrer les obligations les plus urgentes.

Cette analyse de l'espoir faite par le père Alexis et l'abbé Huard, d'autres la faisaient aussi, mais avec des préoccupations plus mercantiles cependant. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, une grande partie du territoire de Limoilou était occupée par la ferme des Anderson, une riche famille anglaise appartenant à une *gentry* québécoise engagée à la fois dans la production agricole et dans des entreprises de bois, de construction navale, de commerce et de transport. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ancien

inondations intolérables, « quand, disait-il, il est si facile de les empêcher », Archives conventuelles des frères mineurs capucins de Limoilou, ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 23 juillet 1905, p. 259.

8. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « Lettre », *Bulletin paroissial de Limoilou*, BPL, juillet 1939, p. 130.
9. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « L'histoire des pères capucins au Canada », BPL, juin 1927, p. 132.
10. *Ibid.*
11. Dès 1900, on parle d'annexion à la ville de Québec au conseil municipal de Limoilou. Archives de la ville de Québec, AVQ, Procès verbaux de la municipalité de Limoilou, séance du 17 juillet 1900, vol. 2, p. 12.
12. Lettre de l'abbé V.-A. Huard au père Alexis, 28 mai 1902, Archives provinciales des capucins, APCap, « Limoilou », P.7.5.

village avait pris le nom de Hedleyville, en l'honneur de William Hedley Anderson, l'aîné de la famille établie à cet endroit vers 1840<sup>13</sup>. De plus, la rue principale — l'actuelle 3<sup>e</sup> Rue — s'appelait alors le chemin Anderson. Plusieurs des premiers habitants de Limoilou travaillaient pour la famille Anderson ou ses associés. Mais, vers 1905, les Anderson délaissent leurs domaines et entreprises des bords de la Saint-Charles moins prospères et plusieurs membres de la famille retournent en Angleterre.

L'année suivante, un groupe d'hommes d'affaires et de spéculateurs négocient l'acquisition de ces fermes et terrains. Il s'agit notamment de W.-Georges Parent, courtier d'immeubles qui avait déjà fait sa réputation dans les nouveaux quartiers résidentiels de Montréal, Trefflé Berthiaume, homme d'affaires, propriétaire du journal *La Presse* et conseiller législatif à Québec et l'avocat F.-X. Dupuis. Ensemble, ils fondent la compagnie Quebec Land<sup>14</sup> et deviennent propriétaire d'une vaste zone au sud allant de l'actuelle 5<sup>e</sup> Rue jusqu'à la 18<sup>e</sup> Rue. Au-delà, les terres sont achetées par un autre consortium formé par Eugène Leclerc et Eugène Lamontagne de Québec, deux autres entrepreneurs qui se bâtiront une solide fortune sur le développement de Limoilou.

La Quebec Land procède à l'arpentage et au lotissement de la zone d'un relief très plat, formée par la vallée de la Saint-Charles<sup>15</sup>. Certains secteurs marécageux, presque au niveau des grandes eaux de marées, nécessitent même des remblais. La compagnie adopte un lotissement en rectangles de 7,5 mètres par 44 mètres (25 pieds par 145 pieds), favorisant la construction de maisons en rangées de deux ou trois unités de logements chacune. Les nouvelles rues seront séparées par des ruelles servant à la circulation locale et aux divers services publics :



*Alexis de Barbezieux, né Georges Derouzières (1854-1941), il fut l'âme de la fondation du couvent de Limoilou en 1902, où il revint fréquemment pendant plus de 35 ans. Il est décédé à 87 ans, le 9 avril 1941 à la Pointe-aux-Trembles (La Réparation).*

Photo APCap

13. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Histoire de Limoilou*, Québec L'Action sociale ltée, 1921, p. 45-46.
14. *Gazette officielle de Québec*, vol. XXXVIII, n° 35, 1<sup>er</sup> septembre 1906, p. 1325.
15. Sur la géographie de Limoilou et de la vallée de la rivière Saint-Charles, voir, RAOUL BLANCHARD, *L'Est du Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1935, p. 168-176, 270-271.

collecte des ordures, livraisons, lutte contre les incendies<sup>16</sup>. On dessine les rues futures en damier. Mais le nouveau cadastre rencontre le tracé en diagonale, fixé depuis plus d'un siècle, par le chemin de La Canardière, ou chemin de Beauport. Cette diagonale rappelle aux promoteurs le tracé oblique de Broadway traversant le plan rectiligne de Manhattan et les fait rêver à un fabuleux avenir urbanistique pour Limoilou. Du coup, l'ambitieuse confiance des affairistes de la Quebec Land les conduit à intégrer La Canardière à leurs plans et à numéroter les rues de Limoilou, comme à New York, du sud vers le nord et les avenues de l'ouest vers l'est<sup>17</sup>.

Face à ce développement rapide, l'administration municipale de Limoilou paraît dépassée et l'annexion du village à la ville de Québec semble inéluctable. En 1908, la municipalité accède au statut de ville et l'article 10 de la loi prévoit l'éventualité d'une annexion à une ville voisine<sup>18</sup>. Celle-ci se réalise l'année suivante et devient effective en 1910<sup>19</sup>.

Avec l'annexion, les progrès sont rapides. Les péages sur les ponts et les chemins sont abolis, les vieux ponts de bois sont mêmes reconstruits et remplacés par des ponts métalliques à bascules, plus modernes<sup>20</sup>. On en construit même un nouveau qui porte le nom du maire de Québec, Napoléon Drouin, artisan de l'annexion de Limoilou, un fleuron de son administration. La ville fait asphalter et éclairer quelques rues, instaure un service de pompiers et introduit le tramway sur les principales artères.

Du coup, la population augmente. De jeunes ménages sont attirés par les maisons neuves et spacieuses et par les rues plus larges et plus aérées de Limoilou. En 1912, les capucins recensent au cours de leur visite de paroisse 695 familles, totalisant 3434 personnes<sup>21</sup>. Les spéculateurs de la Quebec Land se frottent les mains, car les terrains se vendent bien et les maisons se construisent par dizaines.

16. Sur les terrains et les maisons de Limoilou, voir CAROLE DESPRÉS ET PIERRE LAROCHELLE, « Habiter Limoilou, un art de vivre », *Limoilou un siècle d'histoire, Cap-aux-Diamants*, hors série 1996, p. 40-45.

17. La numérotation des rues de Limoilou avait déjà été commencée par les autorités municipales quelques années auparavant.

18. « Loi constituant en corporation la ville de Limoilou », *Statuts de Québec*, 8 Édouard VII, chap. 98.

19. « Loi amendant la loi constituant en corporation la cité de Québec », *Statuts de Québec*, 1 George V, chap. 47.

20. La question de l'abolition des péages et la construction de ponts modernes en acier correspondaient à des politiques prônées par le gouvernement du Québec, dirigé par Lomer Gouin. Voir les *Débats de l'Assemblée législative* des années 1905 à 1912.

21. « Chronique », *BPL*, février 1912, p. 5.

Au cours du seul printemps de 1914, 60 maisons nouvelles sont construites dans le quartier<sup>22</sup>.

Le père Alexis, qui passait alors régulièrement à Limoilou au retour de ses prédications, s'amusait, dit-on, à compter les nouvelles maisons qui avaient surgi depuis son dernier passage<sup>23</sup>. Des écoles, des académies sont construites, les commerces et les services se multiplient, un hôpital, dédié à saint François d'Assise, est fondé sur la 1<sup>ère</sup> Avenue, aux limites nord du quartier. Entre 1911 et 1921, la population de Limoilou triple, passant de 3 652 à 9 279<sup>24</sup>. On s'amuse alors en parlant du « Greater Limoilou » qui assure la fortune des spéculateurs. En 1914, une première division de la paroisse s'impose. Comme l'hôpital du quartier, la nouvelle paroisse porte le nom de Saint-François-d'Assise. Elle est formée d'une partie de Saint-Charles et de Saint-Zéphirin de Stadacona, paroisse fondée en 1896 et qui s'est développée au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet.

Le portrait social de Limoilou vers 1925 est celui d'une communauté largement canadienne-française et catholique<sup>25</sup>. Quelques notables professionnels, médecins, notaires et marchands forment une petite élite locale; la très grande majorité des citoyens est composée d'ouvriers journaliers, dont plusieurs associés à la construction résidentielle fortement active à cette époque. On trouve aussi des débardeurs, des artisans, des commis et des fonctionnaires. On compte également de nombreux employés du Canadien Pacifique et du Canadien National : serre-freins, mécaniciens, conducteurs, chauffeurs, agents de billetterie, etc.<sup>26</sup>. La

22. « La construction à Limoilou », *L'Action sociale*, 30 mai 1914, p. 4.

23. « Un grand deuil », *BPL*, mai 1941, p. 90.

24. *Sixième recensement du Canada, 1921*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924, vol. 1, *Population*, p. 46.

25. Quelques Irlandais figurent également parmi les premières familles de Limoilou. Un vitrail dédié à saint Patrick dans l'église Saint-Charles rappelle cette présence. En 1929, Limoilou compte 25 186 francophones et 896 anglophones; Les catholiques sont 25 680, dont 509 Irlandais; les protestants sont au nombre de 402 dont 15 de langue française (Archives de la ville de Québec).

26. Ces renseignements sont tirés des fiches des visites paroissiales qui identifient le nom et la profession du chef de famille, le nom de l'épouse, le prénom et l'âge de chaque enfant, le nombre de communicants, incluant les chambreurs et les pensionnaires. Le paiement de la dîme, l'offrande pour la reconstruction de l'église et la participation aux associations paroissiales sont également indiqués. Parmi les métiers les plus souvent cités, mentionnons à titre indicatif : électriciens, charpentiers, menuisiers, briqueteurs, plâtriers, couvreurs, plombiers, forgerons et ferblantiers pour les métiers de la construction; du côté des services : barbiers, gardiens de prison, typographes, commis, cuisiniers, tailleurs, cordonniers ou employés de manufactures de chaussures, constables, pompiers, boulangers, épiciers, bouchers, charretiers; on voit aussi des navigateurs, des employés du port et des voyageurs de commerce. Source : ACFMCL, Fiches des visites paroissiales. 1921-1977.

proximité de la gare du Palais, construite en 1915, explique la préférence de ces travailleurs pour établir leurs familles à Limoilou. De plus cette population est jeune et robuste ce qui encourage les perspectives d'avenir.

La population nouvelle qui affluait dans la paroisse, écrit le père Alexis en 1921, était composée presque exclusivement de jeunes ménages, ce qui explique le chiffre extraordinairement élevé de la natalité, et de gens appartenant à la classe moyenne, ouvriers à l'aise, employés, petits commerçants, ce qui explique leur bienveillance et leur générosité.<sup>27</sup>

En 1927, une usine de papier est construite à l'embouchure de la rivière Saint-Charles par un groupe de capitalistes britanniques et anglo-canadiens. L'Anglo Canadian Pulp and Paper company devient rapidement le principal employeur du quartier, engageant dès son ouverture 1 700 ouvriers et produisant quotidiennement de 500 à 1 000 tonnes de papier<sup>28</sup>. Les pères capucins se félicitent de l'ouverture de cette usine qui donne du travail aux pères de famille de Limoilou, dont la direction respecte la religion de ses ouvriers et qui « est absolument sympathique à l'élément canadien-français »<sup>29</sup>.

Même si elle est source de pollution due à l'anhydride sulfureux, l'entreprise contribue néanmoins au développement et à la revitalisation du secteur. Un nouveau pont est construit à l'extrémité de la 10<sup>e</sup> Avenue, laquelle est rebaptisée par la ville « Boulevard des Capucins » en 1931, en l'honneur de la fraternité de Limoilou. Cette présence toponymique des capucins se confirme par les dédicaces des nouvelles paroisses qui apparaissent à mesure que le quartier progresse : après Saint-François d'Assise, Saint-Pascal est fondée en 1923 dans le secteur est de La Canardière, et Saint-Fidèle, au nord en 1927 ; ces deux saints patrons étaient de l'ordre franciscain. Les capucins, consultés lors de ces divisions territoriales, suggèrent ces choix à l'archevêché<sup>30</sup>. Une autre paroisse, dédiée au Saint-Esprit est fondée en 1930. La population du quartier dépasse alors les 26 000 habitants et, à elle seule, la paroisse Saint-Charles atteint une population de 7 500 personnes.

27. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Histoire de Limoilou*, op. cit., p. 74.

28. G. GALLICHAN, « De l'Anglo Pulp à la Daishowa. Le moteur de l'économie », *Limoilou un siècle d'histoire, Cap-aux-Diamants*, Hors série, 1996, p. 27-29 ; « L'Anglo Pulp and Paper Mills », *L'Action catholique*, 13 décembre 1927, p. 12.

29. « Le moulin de l'Anglo-Canadian Pulp Co. », *BPL*, décembre 1927, p. 269-270.

30. C'est ce que fait très explicitement le père Maurice de Buzan pour la dédicace de la paroisse Saint-Fidèle. Lettre du père Maurice à M<sup>re</sup> Bégin, 14 octobre 1927, Archives de l'Archevêché de Québec, AAQ, 61 CD 1.

La grande crise économique de 1929 marque la fin de cette époque de progrès et de relative prospérité. Le chômage frappe de plein fouet la région et en particulier ce quartier largement ouvrier. Les chantiers de construction se taisent à Limoilou et de nombreux chefs de familles se retrouvent sans emploi et souvent dans l'indigence. Du coup, en quelques années, certaines habitations mal entretenues se dégradent, des terrains vagues deviennent des dépotoirs, la rivière Saint-Charles et son petit affluent, la rivière Lairet, sont polluées par les égouts et des déchets de toutes sortes que l'on y jette<sup>31</sup>. Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale que le quartier reprendra son essor, surtout au nord de la 18<sup>e</sup> Rue rejoignant bientôt les limites de Charlesbourg.

Pendant ces années, la fraternité des capucins de Limoilou a aussi progressé et s'est largement canadiennisée. Lorsque les pères français laissent aux Canadiens les charges de la paroisse et de la communauté en 1934, le quartier connaît un premier déclin économique, mais la paroisse est établie sur des bases solides. Malgré le malheur des incendies à l'église et des difficultés internes, les finances sont rétablies, la pratique religieuse est presque universelle, les associations pieuses, les sociétés et les œuvres catholiques sont vivantes et dynamiques. En une génération, le défi du père Alexis a donc été relevé et les capucins toulousains sont désormais connus à Québec comme « les pères de Limoilou ».

## La fraternité des capucins de Limoilou

En prenant charge de la paroisse Saint-Charles de Limoilou, le père Alexis accepte d'assumer l'héritage désastreux de l'ancien curé Albert Côté. Il doit se charger personnellement de la dette colossale, puisque les capucins n'ont pas encore de loi d'incorporation dans la province de Québec<sup>32</sup>. Aussitôt, Alexis nomme Albert de Pisani curé de la paroisse et Vital de Loubersan, vicaire.

Albert de Pisani, baptisé dans la vie civile Juste Gaillot, Charentais de naissance, est arrivé au Canada en 1891 comme profès et a été ordonné prêtre à 27 ans à Ottawa, en 1898. C'est lui qui fait les démarches et qui signe avec les pères Vital et Alexis, la pétition pour inscrire un « bill » à la session parlementaire de 1903, pour « constituer en corporation les frères mineurs capucins de

31. « Soyons fiers de notre quartier », *Le Courrier de Limoilou*, juillet 1934, p. 1. Le journal, nouvellement fondé par G.-L. Émond, tente alors de sensibiliser les propriétaires et les citoyens à la qualité environnementale du quartier.

32. Le 13 mai 1904, il remettra, la propriété des biens et le passif de la dette de Limoilou à la corporation des capucins, Acte passé devant le notaire C. F. Delâge, (minute 2742), Archives paroissiales de Limoilou APL, L.1.1.

Québec»<sup>33</sup>. Le père Vital est né à Loubersan, près d'Auch en 1873 ; il a fait son noviciat à Carcassonne et ses études à Ottawa. Ordonné prêtre en décembre 1898, il n'a pas 30 ans lorsqu'il arrive à Limoilou où il sera vicaire pendant 26 ans.

Le service pastoral ainsi assuré, Alexis entreprend ce qu'il souhaite par-dessus tout, fonder le plus rapidement possible un noviciat québécois. Depuis son arrivée au pays en 1890, il espère que l'ordre des capucins s'enracine au Québec. En 1893, il écrivait : « Notre intention formelle est de devenir vraiment fils du pays et notre désir serait de voir surgir de ce sol catholique du Bas-Canada une légion d'enfants de saint François »<sup>34</sup>. C'est essentiellement pour cette raison qu'il s'est lancé dans l'aventure limouloise.



*Albert de Pisani, né Juste Gaillot, (1871-1915), curé de Limoilou de 1902 à 1910. Il entreprit la restauration des finances paroissiales et donna une impulsion à l'éducation des enfants. Il mourut sur le front belge en 1915.*

Photo ACFMCL



*Vital de Loubersan, né Clément Vigneaux, (1873-1939), arrivé à Limoilou en 1902, il y sera vicaire pendant 26 ans. Il est décédé à la Pointe-aux-Trembles (La Réparation) à l'été de 1939.*

Photo ACFMCL

33. *Statuts de la province de Québec*, 3 Édouard VII, chap. 126.

34. Lettre du père Alexis à M<sup>gr</sup> M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, 19 septembre 1893, APCap, J.2.1.

Espérant l'appui de son supérieur, le père Georges de Villefranche, provincial de Toulouse, Alexis dépose une demande d'érection canonique dès le 26 juillet 1902 auprès de l'archevêque Bégin qui l'appuie et la soumet à l'approbation de la Sacré congrégation de la propagande à Rome. L'architecte J.-P.-O. Ouellet entreprend alors des plans d'agrandissement du presbytère en un vaste couvent en pierre de deux étages avec un soubassement et des combles. L'édifice contigu à l'église formera avec elle un ensemble conventuel ouvert et accessible, respectant l'esprit modeste de l'ordre sans lui sacrifier ni l'harmonie ni l'élégance.

Le 9 janvier 1903, Alexis envoie au provincial à Toulouse un rapport très satisfaisant. En six mois, les capucins ont réduit la dette paroissiale de 2 000 \$ (10 000 francs), le nouveau couvent peut être construit, croit-il, pour 12 000 \$ (90 000 francs)<sup>35</sup>. Du presbytère qui, écrit-il, est déjà « une grande et belle maison, [...] nous ferons un vaste cloître intérieur qui nous sera très précieux pour les longs mois de l'hiver canadien »<sup>36</sup>. Les couvents d'Ottawa et de Ristigouche partageront l'investissement ; Toulouse ne sera donc pas financièrement responsable de Limoilou. Alexis désigne aussi neuf religieux pour former la première communauté et soumet les noms au père Georges. Le nouveau couvent est construit rondement entre mai et octobre 1903, et le terrain est clôturé, permettant l'aménagement d'un grand jardin<sup>37</sup>. On y cultive un potager pour les besoins de la communauté et on plante des arbres, créant des allées ombragées pour la promenade et la méditation. Les premiers frères arrivent d'Ottawa à l'automne.

En France, l'année 1903 marque la grande offensive du gouvernement Combes contre les congrégations. Plus de 50 communautés perdent leur statut juridique et la plupart sont dispersées. Près de 20 000 religieux sont touchés par cette politique<sup>38</sup>. Au couvent des capucins de Millau dans l'Aveyron, où les capucins de Toulouse avaient une école séraphique, l'armée intervient pour expulser les capucins vers l'Espagne. Cette fermeture dirigera plus tard vers Limoilou des biens et des personnes<sup>39</sup>. À Toulouse, le respecté père Marie-Antoine de Lavaur

35. Il coûtera en fait 17 000 \$, mais l'évaluation de la compagnie d'assurances donnera aussitôt à l'édifice une valeur de 40 000 \$ ; c'est pourquoi le père Alexis considérait son constructeur, François Parent de Beauport, comme un grand bienfaiteur de la Fraternité.

36. Lettre du père Alexis de Barbezieux au père Georges de Villefranche, 9 janvier 1903, APCap, J.2.1.

37. *L'Événement*, 25 mai 1903, p. 4.

38. Voir C. SORREL, *La République contre les congrégations. Histoire d'une passion française, 1899-1914*, Paris, Éd. Du cerf, 2003, 272 p. ; G. LAPERRIÈRE, *Les congrégations religieuses de la France au Québec, 1880-1914*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996-1999, 2 tomes parus.

39. « Millau », *L'Écho de Saint François et de Saint Antoine* (Toulouse), n° 113 et dernier, mai 1903, p. 31-38 ; N. VERDIÉ, « Millau 1900 », *Découverte du Rouergue méridional*, vol. 2,

écrit à Émile Combes, Président du Conseil, pour lui demander le maintien du couvent de Toulouse ; ce qu'il obtiendra. Sa lettre est publiée dans la presse québécoise<sup>40</sup>, laquelle suit de près l'actualité religieuse en France.

Ces remous politiques et religieux devraient accélérer l'établissement du noviciat de Limoilou, tant souhaité par le père Alexis. Or, il n'en est rien. Après avoir donné au père Alexis l'autorisation d'accepter la charge de la paroisse Saint-Charles, Toulouse hésite à aller plus loin, sans doute par crainte d'un gouffre financier. Le définitoire de Toulouse est inquiet des initiatives hasardeuses d'Alexis et continue à voir le Canada comme une simple position de repli stratégique, mais non comme le greffon d'une future province. En octobre 1903, alors que le couvent de Limoilou reçoit déjà ses premiers novices, les capucins apprennent que le père Georges et le définitoire provincial de Toulouse suspendent l'érection canonique du couvent jusqu'en 1904. La consternation est grande, car tout était engagé entre le nouveau couvent, l'archevêché et Rome.

Le père Alexis se rend aussitôt en France pour régler l'affaire<sup>41</sup>. À Toulouse, il doit affronter les résistances inquiètes de ses supérieurs. Il doit arracher « presque de force » au père Georges l'approbation de la fondation du nouveau couvent. On décide finalement de transférer le noviciat canadien d'Ottawa vers Québec. En février 1904, la partie est gagnée, la Congrégation romaine approuve la fondation de Limoilou et les documents sont signés en mars. En juillet suivant, un premier Québécois, Ludger Lortie (1885-1964), devient membre de la communauté sous le nom de frère Ferdinand. En septembre, c'est un nouveau provincial, le père Chérubin de Riotord qui vient, de Toulouse, effectuer la première visite canonique.

Désormais, la vie de la communauté et celle de la paroisse vont se conjuguer sans jamais se confondre. La première se structure autour du noviciat, avec le gardien ou supérieur de la communauté, le maître des novices, les prédicateurs et les religieux de passage. La seconde est confiée au curé et à son ou ses vicaires qui, tout en demeurant membres à part entière de la communauté, veillent au service pastoral, à l'éducation religieuse, aux finances de la paroisse, aux contacts plus réguliers avec les ouailles.

1985-1986, p. 101 ; M. Denis Combres, Mme Cécile Combres de Lisle-sur-Tarn et M. Georges Girard, archiviste émérite de Millau, ont effectué de nombreuses recherches à la demande de l'auteur pour documenter l'héritage millavois de Limoilou.

40. *Le Soleil*, 18 mai 1903, p. 8.

41. A. Pelletier, « 80<sup>ième</sup> anniversaire de l'arrivée des capucins à Limoilou », *Charité*, mars 1983, p. 12-13.

Après avoir assumé la responsabilité de premier gardien de la communauté de Limoilou, le père Alexis cède la place au père Pierre de La Roche-sur-Yon, récemment expulsé du couvent de La Rochelle. Le père Léonard de Saint-Pé devient le premier maître des novices. Jusqu'en 1934, onze supérieurs d'origine française assumeront la garde de la fraternité<sup>42</sup>. Entre 1925 et 1928, un premier Québécois, Placide Roberge de Saint-Bernard, sera nommé à cette fonction.



*La communauté de Limoilou en 1912. On y reconnaît à la deuxième rangée les pères Maurice (2<sup>e</sup>), Alexis (4<sup>e</sup>) et Vital (6<sup>e</sup>).*

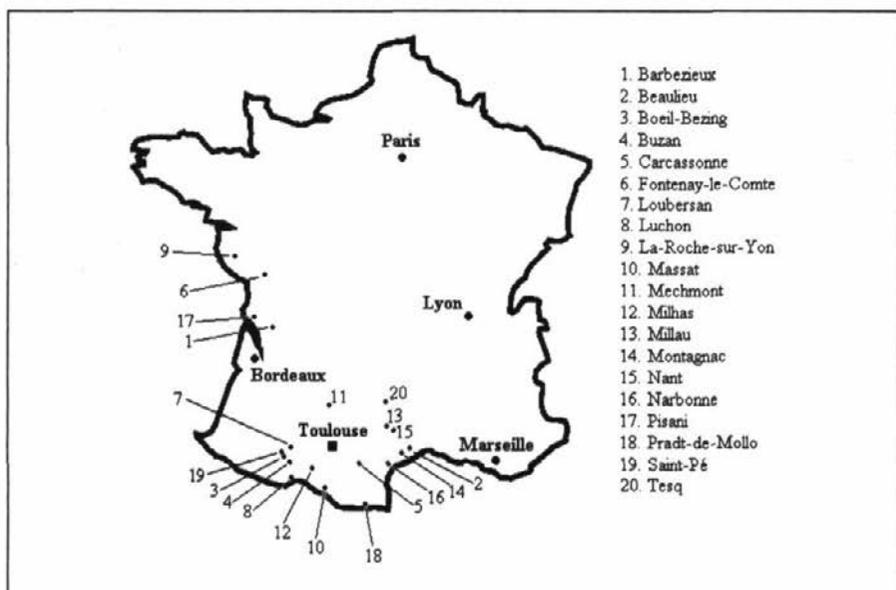
Photo ACFMCL.

À la cure de Saint-Charles, Albert de Pisani demeure en poste jusqu'en 1910. Il est remplacé par le père Maurice de Buzan, né Frédéric Bareille en 1872 et ordonné prêtre à Ottawa en 1896. Homme autoritaire et d'une grande énergie, Maurice de Buzan occupera deux longs mandats marquants à la tête de la paroisse, de 1910 à 1919 et de 1925 à 1934. Entre les années 1919 et 1925, la fonction est confiée au père Urbain de Tesq, de son véritable nom Jules-Léon Lunel, né en 1885. Celui-ci sera le fondateur de la salle paroissiale et gardera

42. Voir annexe.

toute sa vie, comme son prédécesseur, un souvenir ineffaçable de son « cher Limoilou »<sup>43</sup>.

Les fondateurs toulousains de Limoilou sont en fait originaires de plusieurs régions en majorité du Sud et du Sud-Ouest de la France. Certains ont séjourné en Espagne où les capucins méridionaux s'étaient réfugiés pour échapper aux lois républicaines après 1880<sup>44</sup>. Plusieurs ont terminé leurs études à Ottawa et y ont reçu les ordres. Comme l'avait souhaité le père Alexis, Québec est rapidement devenu un pôle important de la vie capucine du Canada, non seulement par la présence du noviciat, mais aussi par la situation géographique de la ville d'où l'on pouvait s'embarquer vers l'Europe ou circuler en train pour se rendre prêcher dans les paroisses éloignées. Les hasards de la diaspora cléricale française ont donc amené à Limoilou au début du XX<sup>e</sup> siècle une cohorte de prêtres souvent jeunes et dynamiques qui vont relever le défi du père Alexis.



*Lieux d'origine des capucins français, curés, vicaires, gardiens ou maître des novices en poste à Limoilou entre 1902 et 1934.*

Carte réalisée par Frédéric Lemieux.

43. Le père Urbain retourne en France en 1938. Sécularisé, il quitte la fraternité des capucins en 1942 et il est décédé en 1969.

44. IRÉNÉE D'AULON, *Histoire des frères mineurs capucins de la province de Toulouse*, Toulouse, Les Voix franciscaines, 1936, t. I, p. 113-137.

Mais, au départ, en 1902, pour les paroissiens de Limoilou, l'arrivée de ces capucins et de leur fraternité a de quoi étonner. On est intrigué par la présence de ces « pères » français, portant la longue barbe, la bure et le cordon, chaussés de sandales, qui remplacent un « abbé » en souliers, glabre et séculier. Pour combattre les « cancans de la rue » et les « qu'en-dira-t-on », le père Albert explique, discute et rassure, répondant même aux « curiosités indiscretes » sur la vie des capucins et insistant sur la séparation de l'administration de la paroisse de celle du couvent<sup>45</sup>.

Dès 1904, 16 religieux vivent au couvent de Limoilou<sup>46</sup>, leur nombre variera entre 15 et 30 au cours des deux décennies suivantes et des visiteurs de passage viendront à l'occasion gonfler les rangs<sup>47</sup>. Les capucins vivent la règle franciscaine dans tout son ascétisme. Selon Godefroy Dévoit, les capucins de Toulouse se caractérisent par leur engagement dans la prière, l'austérité et la vie apostolique<sup>48</sup>.

La vie capucine est exigeante en vérité et les Toulousains constatent que le caractère des Canadiens est peu porté à de tels renoncements. Le père Alexis comprend très tôt, que pour lever une moisson de vocations au Bas-Canada, il faudra permettre quelques ajustements et des adaptations aux règles et constitutions, puisque le climat du pays a déjà ses propres sévérités<sup>49</sup>. De fait, plusieurs recrues se découragent devant la discipline monastique. Le capucin de cette époque est astreint à des jeûnes fréquents et à une vie simple et frugale. Il doit se lever à 4 h 40. Litanies, oraison, offices de prime et de tierce précèdent la messe conventuelle ; le petit déjeuner se prend à 7 h 10, à 11 h 40, offices de sexte et nones ; à midi, dîner ; une sieste de 30 minutes est prévue à 13 h 30, suivie de l'office des vêpres et des complies ; à 18 heures, litanies de la vierge et oraison ; à 18 h 30, souper ; à 19 h 40, le pardon ; coucher à 21 heures et, habituellement, on se relève à minuit pour l'office des matines et des laudes. En tout, le capucin consacre de trois à quatre heures par jour à la prière. Son temps est ensuite partagé entre l'étude, le travail et les œuvres<sup>50</sup>.

45. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 17 août 1902, p. 26-29.

46. Il s'agit des pères Alexis, Pierre de La Roche-sur-Yon, Vital de Loubersan, Albert de Pisani, Léonard de Saint-Pé, Pascal de Luchon, Bonaventure de Narbonne, Justin de Montagnac, Édouard de Massat, Christophe de Compezière, les frères Louis, Théophile, Vincent, Jérémie, Charles et Ferdinand.

47. Ce chiffre augmentera encore jusqu'en 1940. En 1942, le noviciat sera déménagé à Cacouana.

48. G. DÉVOIT, *Les capucins francophones du Canada*, Montréal, Éditions de l'Écho, 1993, p. 84.

49. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Rapport sur la situation de la fondation d'Ottawa*, 1891, APCap, M-2-18.

50. Sur la règle et la vie des capucins de l'époque, voir *Coutumier des frères mineurs capucins de saint François à l'usage des trois provinces de France*, Saint-Étienne, F. Forestier, 1878, 308 p. ;

Au début, les vocations québécoises se font rares. Elles n'augmentent de façon significative qu'après 1910<sup>51</sup>. La communauté de Limoilou prend alors peu à peu une couleur locale. L'aménagement du couvent est complété en 1913 avec la construction d'un chœur, situé derrière l'autel où la fraternité se réunit pour prier et réciter les offices quotidiens<sup>52</sup>.

La fermeture de nombreux couvents français, au moment même où est fondé celui de Limoilou, permet l'arrivée à Québec de livres, de tableaux, d'objets et de vêtements liturgiques. Une partie des biens provenant des couvents de Millau, de Carcassonne, de Narbonne et de Perpignan est ainsi donnée à la nouvelle fondation. La bibliothèque monastique reçoit de nombreux volumes, dont certains anciens et de grande valeur. Des ex-libris retrouvés dans la bibliothèque de Limoilou témoignent encore de cet héritage. En juillet 1903, le père Albert annonce au prône que les « frères viennent d'apporter de France de magnifiques ornements, dont ils font cadeau à la fabrique ». En novembre, ce sont de « magnifiques tableaux » qui sont envoyés de France et installés dans l'église et dans le monastère<sup>53</sup>.



*Ex-libris des couvents capucins de a) Toulouse, b) Millau, c) Carcassonne et d) Perpignan, retrouvés dans la bibliothèque conventuelle des capucins de Limoilou.*

Clichés : Frédéric Roussel-Beaulieu

*Règle et testament du séraphique père saint François, avec les constitutions des frères mineurs capucins*, Paris, Librairie Saint-François-d'Assise, 1927, 153 p. ; ALOYS DE MOULINS, *Ma vocation à l'ordre séraphique*, Ottawa, L'Écho de Saint-François, 1925, 73 p. et G. DÉVOST, *op. cit.* p. 331-332 ;

51. G. DÉVOST, *op. cit.*, p. 77.

52. Ils occupent les lieux « encore humides de plâtre » le 3 octobre 1913. ACFMCL, H-1\*, *Journal du Couvent de Limoilou*, vol. 2, p. 8.

53. APL, livre des prênes, I, 5 juillet 1903, p. 104 ; 22 novembre 1903, p. 132.

En 1909, Limoilou récupère un christ de fonte de deux mètres, érigé au couvent de Millau en 1893 et enlevé lors de la fermeture du couvent en 1903. Après avoir transité quelques temps à Toulouse, le corpus est transporté à Québec et inauguré devant le couvent des capucins de Limoilou, pour commémorer le VII<sup>e</sup> centenaire de fondation de l'ordre franciscain et symboliser les origines françaises de la communauté<sup>54</sup>. En 1920, l'architecte Pierre Lévesque dessine une élévation pour cette croix en utilisant la même pierre que celle de l'église<sup>55</sup>. En 1924, lorsque des paroissiens veulent remplacer ce calvaire par une statue du Sacré-Cœur, fort à la mode dans les paroisses avoisinantes, le père Urbain leur répond que ce calvaire doit avoir préséance. Ce monument, leur explique-t-il, représente l'essence même de la rédemption, et il ajoute qu'il doit aussi être « doublement cher » au cœur des Québécois, étant également « une relique de la mère-patrie dont nous avons hérité »<sup>56</sup>.



*Le couvent de Millau dans l'Aveyron, fermé en 1903, au moment où celui de Limoilou était érigé. Le père Urbain y reçut une partie de sa formation. Le calvaire, plusieurs livres de la bibliothèque et d'autres biens de ce couvent furent expédiés par la suite à Limoilou.*

Carte postale française de l'époque de l'expulsion.

54. « Le triduum de Limoilou », *L'Action sociale*, 22 novembre 1909, p. 6.

55. L'ouvrage est réalisé par l'entrepreneur J.-B. Verret.

56. URBAIN DE TESQ, « Notre calvaire », *BPL*, mars 1924, p. 58-59. En novembre 1999, 90 ans après son inauguration, une plaque commémorative a été installée devant ce calvaire, rappelant ses origines millavoises.

Les liens et les échanges entre Québec et Toulouse vont demeurer réguliers et fréquents pendant plus d'une génération. Alexis, Maurice, Léonard et d'autres traversent plusieurs fois l'océan pour assister à des chapitres provinciaux en France. À Limoilou, les visites canoniques du père provincial de Toulouse sont attendues avec empressement et ferveur filiale. Elles s'accompagnent pour le supérieur de découvertes des réalités du pays, notamment sur le climat laurentien. Ainsi, en janvier 1912, le père Gonzalve arrive de Toulouse à Limoilou pendant la « plus mémorable tempête de l'hiver »<sup>57</sup>. Les contacts et les nouvelles circulent aussi grâce à des périodiques religieux, comme *L'Écho de Saint-François et de Saint-Antoine* (Toulouse), le *Bulletin de l'école de saint François* ou les *Mélanges*, du côté français, et *L'Écho de Saint-François* (Ottawa et Montréal) et le *Bulletin paroissial de Limoilou*, du côté québécois.

*L'ensemble conventuel capucin de Limoilou photographié vers 1912, après la construction du sanctuaire de l'église par le père Albert en 1909.*

Photo APCap.



*Le couvent des capucins, l'église Saint-Charles et, en arrière-plan, le couvent des Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie photographiés de la 8<sup>e</sup> Avenue en direction nord vers 1912.*

Photo ACFMCL

57. « Leçon des réalités du pays », *BPL*, février 1912, p. 5.

Pour le jeune quartier Limoilou, la présence des communautés religieuses devient un facteur dynamique. À côté des capucins s'établissent les Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, arrivées en 1899 et, après 1910, les Frères du Sacré-Cœur, deux communautés enseignantes également d'origine française.

## L'éducation

Le père Albert de Pisani a laissé une trace durable de son passage à la cure de Saint-Charles, particulièrement dans les affaires scolaires. Dès son arrivée, il rencontre les sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, qui enseignent depuis trois ans dans une petite école de la 3<sup>e</sup> Rue, déjà insuffisante pour les besoins du milieu et de la communauté. Le dossier de construction d'un couvent sur la 8<sup>e</sup> Avenue, au nord de l'église est déjà à l'étude par les commissaires scolaires, mais le départ en catastrophe du curé Côté et l'inquiétante dette de la paroisse retardent les décisions.

Le père Albert, encouragé par M<sup>re</sup> Bégin lui-même, reprend l'affaire, intervient auprès des autorités scolaires et permet aux religieuses d'entreprendre, dès le printemps 1903, la construction tant attendue<sup>58</sup>. Une première aile du nouveau couvent est complétée l'année suivante. On l'agrandit dès 1905 et c'est le père Albert lui-même qui inaugure ces travaux<sup>59</sup>. L'édifice est complété en 1911.

Le curé se rend fréquemment dans les classes rencontrer les élèves. Il leur présente à l'occasion des modernités techniques comme lorsqu'en 1907, il offre aux religieuses et aux enfants ébahis une séance musicale de « graphophone »<sup>60</sup>. Il donne aussi des conférences aux religieuses et à leurs novices sur le sens de leur vie religieuse et de leur vocation d'enseignantes<sup>61</sup>.

Dans ses prêches, il incite les parents à envoyer leurs enfants à l'école. L'absence d'une loi d'instruction obligatoire au Québec avant 1943 laisse parfois les enfants des milieux populaires privés d'un cours primaire complet. Le curé insiste donc en chaire pour qu'on laisse les enfants à l'école toute l'année, qu'ils étudient et qu'ils respectent bien les règlements. En septembre 1902, il se réjouit

58. Archives SSCM Limoilou, *École de la 3<sup>e</sup> Rue et déménagement au couvent de Limoilou, 1899-1904*, Notes, p. 6.

59. *Ibid.*, p. 23.

60. Archives SSCM Limoilou, *Journal de la maison provinciale de Limoilou*, vol. II, août 1905 — août 1908, p. 185. En retour, les religieuses ont rendu de grands services aux capucins, notamment dans l'organisation de bazars et d'événements culturels destinés au financement des écoles et de la paroisse. Elles ont aussi fourni les premières sacristines. L'une d'entre elles, sr Marie-Dominique, fit le service paroissial de 1904 à 1925.

61. *Ibid.*, p. 244.

que 200 enfants soient inscrits à l'école<sup>62</sup>. En complément de formation, il met aussi en place l'enseignement régulier du petit catéchisme pour la préparation à la première communion et du « catéchisme de persévérance », pour la confirmation et même après celle-ci. Il accorde beaucoup d'importance à cet enseignement, car il constate une grande ignorance religieuse chez les enfants du quartier<sup>63</sup>.

C'est également le père Albert qui fait les démarches pour introduire à Limoilou des frères enseignants pour les garçons. Il s'adresse aux frères Maristes et aux frères du Sacré-Cœur, ces derniers répondent « avec enthousiasme » et, en 1910, on construit pour eux un grand collège sur la 5<sup>e</sup> Rue. Le successeur du père Albert, Maurice de Buzan, encourage l'enseignement aux adultes à l'école du soir<sup>64</sup> et il soutient à son tour les religieuses pour obtenir de la commission scolaire la construction d'une nouvelle école pour les classes primaires des garçons et des filles. Il réussit si bien que les religieuses reconnaissantes dédient, en 1917, leur nouvelle école à « Saint-Maurice », en l'honneur de leur curé.



*Le couvent des Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie à l'époque de sa construction qui s'est échelonnée entre 1903 et 1911.*

Archives des SSSCM

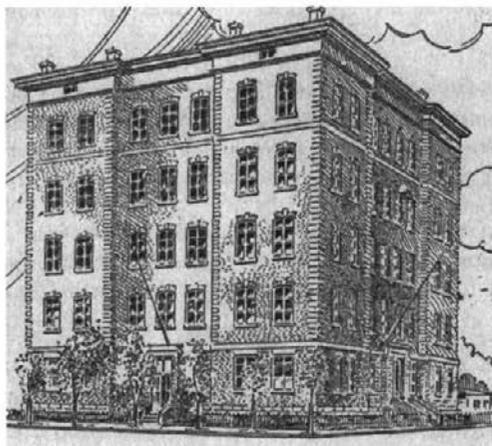
*Le couvent des Sœurs Servantes du Saint-Cœur-de-Marie, la troisième église Saint-Charles, et, en arrière-plan, la salle paroissiale : le cœur institutionnel de Limoilou.*

(Photo de 1945) ACFMCL

62. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 7 septembre 1902, p. 34.

63. *Ibid.*, vol. 1, 3 mai 1903, p. 93.

64. *Ibid.*, vol. 3, 5 octobre 1913, p. 49.



*Collège Saint-Charles, dirigé par les frères du Sacré-Cœur, il ouvrit ses portes en 1910. Les enseignants en firent un centre reconnu pour l'enseignement technique de premier niveau en particulier pour le travail du bois.*

ACFMCL

Les capucins soutiennent ainsi l'action de ces religieux et religieuses dans le quartier et ils manifestent aussi leur présence à l'échelle régionale. La demande de prédicateurs capucins est forte dans plusieurs paroisses diocésaines. Le père Albert, excellent communicateur, dit-on, est invité même à la cathédrale de Québec pour prêcher l'ouverture des quarante heures en 1909<sup>65</sup>. Quant au père Maurice on a dit de lui qu'il « distribuait généreusement autour de lui le pain de la parole sacrée »<sup>66</sup>. Mais le père Alexis est particulièrement apprécié, notamment pour les retraites, et il fait aussi ses preuves à Québec à titre de chapelain syndical.

### Alexis, aumônier syndical

En 1902, l'archevêque Bégin cherche un prêtre d'expérience pour représenter l'Église au sein des syndicats catholiques du diocèse. Il nomme le père Alexis à ce poste, ce dernier ayant développé une réflexion approfondie sur la doctrine sociale depuis la parution de l'encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII en 1891. Ce poste nouveau s'imposait depuis le long et dur conflit de travail qui avait marqué les relations ouvrières et patronales à Québec en 1900 et que l'on avait demandé à M<sup>re</sup> Bégin d'arbitrer<sup>67</sup>. Alexis avait les qualités pour ce poste.

65. *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 22, n° 17, 4 décembre 1909, p. 259.

66. « Limoilou. Hommage au R. P. Maurice », *L'Action catholique* 1<sup>er</sup> décembre 1919, p. 4.

67. Pour un récit de ces événements, voir : S.-A. LORTIE, *Compositeur typographe de Québec*, Paris, Société d'économie sociale, 1904, coll. « Les ouvriers des deux mondes », 3<sup>e</sup> série, 10<sup>e</sup> fascicule, reproduit dans *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, PUL, 1968, p. 130-143.

Outre son expertise, il savait établir des liens, analyser et comprendre les situations, il multipliait les bons mots ; son humour et sa jovialité naturelle pouvaient apaiser les situations les plus tendues. Il accepte donc la charge, malgré ses nombreuses responsabilités, par estime pour M<sup>re</sup> Bégin sans doute, mais peut-être aussi pour familiariser le Québec ouvrier avec la présence des capucins français.

Fidèle à la doctrine de l'Église, il cherche à agir en médiateur. Dans le monde du travail, croit-il, le droit légitime s'appuie sur l'économie et sur la justice, et l'Église y ajoute des préceptes de morale et de charité. L'autorité est certes pour lui une valeur de base, mais les droits des ouvriers, écrit-il, sont tout aussi fondamentaux. Il plaide donc pour la reconnaissance juridique et l'incorporation civile des syndicats ouvriers avec les « droits, les devoirs et les responsabilités que comporte la personnalité juridique »<sup>68</sup>. Il s'oppose aussi à la neutralité religieuse des unions internationales<sup>69</sup>. Dans les réunions qu'il suit avec une belle assiduité, il intervient peu et uniquement lorsqu'on le lui demande. Les réunions appartiennent aux travailleurs, selon lui, et ce n'est pas la place pour imposer le magistère de l'Église<sup>70</sup>.

Par contre, il donne volontiers des conférences sur les droits et devoirs des travailleurs et du patronat et sur la justice sociale où il élabore sur la pensée de l'Église, son évolution historique qui la conduit, d'après lui, à un rôle d'affranchissement des travailleurs<sup>71</sup>. On l'invite aussi à prononcer les sermons de la fête du travail, et des allocutions de circonstance. Réaliste, il considère que la volonté des patrons de payer peu et des ouvriers de gagner beaucoup aboutit le plus souvent à la victoire de la force sur la justice. Ces positions expliquent peut-être pourquoi les patrons de Québec « murmuraient tout bas que le père Alexis était un socialiste » et que les chefs syndicaux se flattaient de le manipuler<sup>72</sup>.

68. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « Le crise ouvrière de Québec », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 26, n° 17, 8 janvier 1914, p. 269-271.

69. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « L'esprit de l'Internationale », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 26, n° 5, 16 octobre 1916, p. 77-79.

70. Ces réunions étaient longues et fastidieuses se rappellera le père Alexis ; elles se tenaient trois jours par semaine, de 20 heures à minuit, on y échangeait des discours parfois échevelés dans un épais nuage de fumée de tabac. L'aumônier devait ensuite, en toutes saisons, retourner à pied à son couvent de Limoilou distant de trois kilomètres. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « Les capucins au Canada — Monastère de Limoilou — Québec. I : Les unions ouvrières catholiques », *L'Écho de Saint-François*, vol. 21, 1932, p. 250.

71. « Une causerie du rév. Père Alexis chez les journaliers manœuvres », *L'Action sociale*, 19 juin 1914, p. 8.

72. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « Les capucins au Canada... » *op. cit.*, p. 250.

Quoi qu'il en soit, il gagne rapidement l'estime des ouvriers. Les syndicats qui l'acceptent à titre de chapelain et directeur des unions ouvrières de Québec passent de trois en 1902 à 22 en 1914<sup>73</sup>. En 1907, il se rend à Rome avec une recommandation de M<sup>fr</sup> Bégin et remet au pape Pie X, une adresse appuyée par 10 000 ouvriers québécois. Le pape lui ayant demandé de donner en son nom une bénédiction spéciale à ses ouvriers, on organise à son retour une grande manifestation à Québec. Le dimanche 22 septembre, plusieurs défilés de travailleurs, bannières en tête, traversent la ville et convergent vers Limoilou. Plus d'un millier de personnes occupent l'église Saint-Charles : fanfares, chorales, sermon du père Alexis, cérémonie du salut au Saint-Sacrement suivie de la « fameuse » bénédiction pontificale. La démonstration est qualifiée d'imposante et toute la presse y fait écho<sup>74</sup>.

Lorsqu'il quitte ses fonctions en 1914, le père Alexis rédige, à la demande de M<sup>fr</sup> Bégin, un court *vade mecum* destiné à ses successeurs. Dans ce document, intitulé : *Quelques notes sur l'office de chapelain des ouvriers*, il résume les conseils de prudence et de réserve qui siéent à cette fonction<sup>75</sup>, car ce n'est pas un simple aumônier qui peut régler à lui seul tout le problème des relations de travail. Sa position était sans doute réaliste, elle était assurément appréciée de ses ouvriers qui lui exprimèrent toujours une grande affection.

## Les capucins et la Guerre de 1914

Lorsque débute la guerre de 1914, plusieurs capucins français du Canada se trouvent mobilisables. Le provincial de Toulouse les informe de l'appel aux armes en laissant à chacun l'entière liberté d'y répondre ou non<sup>76</sup>. Après tout, ces hommes exilés pour leurs idées religieuses ne devaient rien à la République qui, longtemps ingrate, les appelait à présent sous les drapeaux. Pourtant, comme tous ceux de la génération de 1870, ils avaient grandi en gardant les yeux du cœur fixés sur la « ligne bleue des Vosges ». La République les appelait, mais c'est

73. JUSTIN DE MONTAGNAC, *Le P. Alexis de Barbezieux de l'Ordre des frères mineurs capucins, 1854-1941*, Montréal, La Réparation, Pointe-aux-Trembles, 1943, p. 33.

74. « Les ouvriers à Limoilou », *L'Événement*, 23 septembre 1907, p. 1. Cet événement survient trois semaines après l'écroulement de la structure du pont de Québec où de nombreux ouvriers ont perdu la vie.

75. AAQ, Q. S. III-71 cf. Il écrit notamment dans ce document : « Les patrons s'imaginent que la charge de chapelain est de mater les ouvriers. Je doute que Notre-Seigneur soit de leur avis. »

76. Le provincial envoie les adresses de mobilisation à Québec avec une courte dépêche : « Laisse liberté, conseille venir ». ACFMCL, H-1\*, *Journal du couvent de Limoilou*, vol. 2, 1913-1915, p. 34.

la France qu'ils entendaient et même à 5000 km, l'appel du clairon les atteignait. Déjà en 1901, le père Alexis avait écrit : « Nous aimons toujours notre mère la France, même lorsqu'elle nous frappe »<sup>77</sup>.

Comme l'ensemble de la population française, les capucins de Toulouse répondent enthousiastes à la mobilisation. Au total, 72 religieux, dont 52 prêtres sont enrôlés, soit près du tiers des effectifs de la province<sup>78</sup>. Parmi eux, 13 arrivent du Canada dont cinq religieux vivant ou ayant vécu à Limoilou. Certains qui se sont portés volontaires ont été réformés pour des problèmes de santé, c'est le cas notamment du père Vital de Loubersan, d'autres, tel le père Alexis qui atteignait les 60 ans, avaient dépassé l'âge de la caserne.

Parti en septembre, le père Grégoire de Boeil-Bezing, 35 ans, né Laurent Bergeret-Lacoste, figure parmi les premiers embarqués<sup>79</sup>. Fin décembre 1914, il se trouve dans les tranchées du Nord de la France et il écrit à son supérieur et à ses frères de Limoilou une lettre qui demeure un vibrant témoignage sur les horreurs de la guerre :

Ce soir, mon père, je retourne aux tranchées, c'est-à-dire à 100 mètres des Boches. Nous vivons dans de véritables terriers, aussi nos vêtements sont horriblement sales et nous ressemblons plus à des bêtes qu'à des hommes. [...] Quand les marmites des Boches tombent près de nous, vite on se blottit au fond de la tranchée. [...] Ma section a été citée à l'ordre du régiment. Nous n'avons eu qu'un sergent tué. Il est tombé à quelques pas de moi, criblé des balles des mitrailleuses. Il est mort dans mes bras après avoir reçu l'absolution. Quelle émotion j'ai éprouvée en donnant cette absolution suprême sur le champ de bataille ! Et c'est ainsi tous les jours. Le sang de la France coule, goutte à goutte. On finit par s'accoutumer à cette pensée de la mort, ou s'y résigner. [...]

C'est aujourd'hui Noël. Mon esprit et mon cœur ont bien voyagé cette nuit. J'ai revu les églises du Canada pleines d'une foule pieuse et recueillie. J'ai entendu la grande voix des orgues accompagnant les vieux Noëls. Que de paix là-bas ! Que de deuils ici ! Je dois avouer qu'une larme vite essuyée a mouillé ma paupière. [...] N'oubliez pas dans vos prières votre Grégoire. Recommandez-moi à celles de la

77. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Rapport pour servir à la défense...*, 1901, APCap, C.1.5-2.

78. G. DEVOST, *Les capucins francophones...*, *op. cit.* p. 35. L'auteur écrit que certains capucins servirent comme aumôniers militaires, plusieurs comme infirmiers ou brancardiers, les autres comme soldats. Huit sont morts au champ de bataille, cinq ont reçu la Légion d'honneur, plusieurs ont reçu des médailles de bravoure, 19 croix de guerre et un total de 44 citations.

79. Il était entré chez les capucins de Toulouse en 1895 et vivait depuis 1897 au Canada où il fut ordonné prêtre en 1904. À la Guerre, il fut brancardier et il reçut la médaille militaire et la croix de guerre.

communauté. Et si un de ces jours vous recevez l'annonce de ma mort, sachez que je mourrai avec l'amour du Canada uni dans mon cœur à l'amour de ma chère patrie. Sera-ce ma dernière lettre ? Bonne année!<sup>80</sup>

Le père Grégoire, comme ses confrères de Limoilou, le père Théophile et le père Marie-Louis, devaient revenir vivants de la Grande Guerre, en juin 1919. Mais d'autres n'eurent pas cette chance. Albert de Pisani, ci-devant curé de Limoilou, est tué sur le front belge en avril 1915. Justinien de Perpignan, vicaire à Saint-Charles, tombe également en avril à l'âge de 39 ans. Édouard de Massat, gardien du couvent de Limoilou de 1907 à 1910, est tué près d'Arras en septembre 1915. En annonçant aux Québécois la mort du père Justinien, *L'Action sociale* parle avec emphase de « la vengeance des proscrits », soulignant la valeur et le courage de ceux qui ont répondu à l'appel, mais qui ne seront pas à l'honneur<sup>81</sup>. Pour ceux qui avaient connu l'amertume de l'exil, le sacrifice de ces hommes ne manquait certes pas de grandeur. On peut comprendre la remarque sentie du père Alexis disant que l'on défendait aux religieux de vivre dans leur patrie, mais qu'on leur permettait volontiers de mourir pour elle, en ajoutant : « ce qu'ils firent d'ailleurs pieusement »<sup>82</sup>.

Le retour des pères Grégoire et Marie-Louis à Québec, en 1919, est une occasion de grandes réjouissances. Ils sont accueillis en héros à Limoilou, avec fanfares et banderoles. Marie-Louis de Riotord donne même une conférence sur le récit de sa captivité aux mains des Allemands<sup>83</sup>. Le souvenir des morts de la Grande Guerre demeure bien présent dans la mémoire des contemporains. En 1922, les noms des pères Albert, Édouard et Justinien sont coulés, à la fonderie Paccard d'Annecy, dans l'une des cloches destinée au carillon de l'église Saint-Charles de Limoilou. Et, en 1926, on dévoile dans l'église, une plaque

80. Lettre du père Grégoire au père Ernest-Marie de Beaulieu, 25 décembre 1914, retranscrite dans le *Journal du couvent de Limoilou*, vol. 2, 1913-1915, p. 46-47, ACFMCL, H-1\*. Ce texte rappelle la prière en poème du soldat Jean-Marc Bernard, écrite en 1917 : Du plus profond de la tranchée, / Nous élevons les mains vers vous. / Seigneur, ayez pitié de nous / Et de notre âme desséchée. / Vous nous voyez couverts de boue, / Déchirés, hâves et rendus. / Mais nos cœurs, les avez-vous vus ? / Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue, / Nous sommes privés d'espoir. / La paix est toujours si lointaine, / Que parfois nous savons à peine / Où se trouve notre devoir.

81. Reproduit dans *L'Écho de Saint-François*, vol. 4, n°45, mai 1915, p. 138-140.

82. ALEXIS DE BARBEZIEUX, « L'histoire des pères capucins au Canada », *BPL*, juin 1927, p. 128. En retournant en France en 1920, le père Alexis aura l'occasion de réfléchir sur l'état religieux de son pays d'origine, voir *L'Action catholique*, 21 février 1920, p. 3.

83. « À Limoilou », *L'Action catholique*, 12 juin 1919, p. 3 ; « Limoilou », *L'Action catholique*, 3 juillet 1919, p. 3.

commémorative honorant conjointement les capucins et les soldats de Limoilou tombés au champ d'honneur<sup>84</sup>.

## L'encadrement spirituel et moral

Dès leur arrivée en juin et juillet 1902, pour connaître et se faire connaître de « leurs brebis », pour aussi dissoudre les méfiances, les capucins font une première visite paroissiale. Les visites annuelles de la paroisse offrent un contact avec chacune des familles et font découvrir les problèmes qu'elles vivent. Les visites permettent aussi de tenir des statistiques précises, de contrôler la dîme, de stimuler la générosité pour les œuvres de la paroisse et elles empêchent la pénétration d'influences hostiles au clergé ou à l'Église catholique<sup>85</sup>.

Grâce à ces visites, le père Albert prend rapidement la mesure du problème de l'alcoolisme dans le quartier. Ce sont les mères et les épouses qui demandent une aide et un soutien que le clergé leur accorde volontiers. Le curé amorce une croisade de tempérance que ses successeurs devront toujours recommencer. On bloque pendant de nombreuses années l'obtention de permis d'alcool sur le territoire de Limoilou, malgré les demandes répétées des hôteliers<sup>86</sup>. Le but est d'enrayer l'ivrognerie, « source de désordre et de ruine » ; le scandale est encore plus grave lorsque, dans la rue, les enfants assistent à des scènes dégradantes et entendent les blasphèmes de « ces misérables esclaves du vice »<sup>87</sup>.

La croix noire, symbole de tempérance, les sermons, l'introduction des cercles Lacordaire et les saluts au Saint-Sacrement où l'on prie « en réparation des péchés, des blasphèmes et des impiétés » s'avèrent cependant des remèdes bénins pour un problème social traduisant davantage les faiblesses de l'économie, l'impuissance collective et la misère humaine que l'œuvre du démon sur les âmes.

L'évolution des mœurs est aussi surveillée de près par les pasteurs capucins peu habitués aux frivolités de la vie nord-américaine. Les modes féminines qui suivent la Guerre de 1914-1918 représentent un péril pour les vertus innocentes.

84. « Limoilou honore ses héros dans une inoubliable fête patriotique », *L'Action catholique*, 28 juin 1926, p. 1. Cette plaque est aujourd'hui disparue.

85. Avant 1914, seuls les livres de prônes donnent des précisions sur ces visites, mais par la suite, des notes prises sur les carnets ont été conservées, et, après 1920, un système de fiches très bien tenues et conservées donnent un portrait remarquablement juste du milieu social de Limoilou. Les visites se sont poursuivies jusqu'aux années 1970. Voir supra note 23.

86. « À Limoilou. Encore les licences », *L'Événement*, 7 mai 1907, p. 7. Encore en 1913 et 1914, on se vantera que pas un permis d'alcool n'était encore accordé à Limoilou. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 3, 23 novembre 1914, p. 55.

87. *Ibid.*, vol. 1, 10 août 1902, p. 25.

On fustige la « jeunesse indépendante » qui transgresse la volonté des parents, échappe trop souvent à leur surveillance surtout à l'heure des fréquentations<sup>88</sup>. Le père Maurice met en garde les jeunes filles contre les séducteurs « en automobiles » qui peuvent les entraîner dans les bocages « qui servent de gîtes à ces fauves »<sup>89</sup>. Les colporteurs de mauvais livres sont également dénoncés du haut de la chaire<sup>90</sup>.

Les mises en garde sont plus pressantes encore lorsque apparaît la « menace » bolchevique après la révolution russe de 1917. La grève de Winnipeg au printemps de 1919 fait craindre une contagion plus terrible que celle de la grippe espagnole et le père Maurice lance rappels et avertissements contre les idéologies matérialistes et athées<sup>91</sup>. Gardant aussi un œil toujours ouvert sur l'actualité française, le curé demande aux fidèles de Limoilou, une prière au moment des élections législatives en France<sup>92</sup>.

En 1922, le père Urbain de Tesq met quant à lui en garde les parents contre les dangers moraux du cinéma<sup>93</sup>. La morale catholique associe le cinéma à une invention qui menace l'intégrité de la famille<sup>94</sup> et le curé se félicite que Limoilou n'ait pas de « théâtres », mais constate que les enfants « traversent en ville »<sup>95</sup> et vont à Saint-Roch pour assister à des « exhibitions de vues animées ». La tragédie du *Laurier Palace* à Montréal en janvier 1927 où 78 enfants meurent dans l'incendie d'un cinéma, donne l'occasion d'un nouveau rappel à l'ordre. Mais c'est peine perdue car, dès février 1927, un théâtre-cinéma s'installe sur la 4<sup>e</sup> Rue près de la 1<sup>ère</sup> Avenue, sous un nom évoquant les langueurs voluptueuses de Venise : le *Rialto*. La désolation est grande au sein du clergé paroissial<sup>96</sup>.

À partir de janvier 1912, les capucins se donnent un outil de liaison et de publicité : il s'agit du *Bulletin paroissial de Limoilou*, un mensuel distribué dans tous les foyers. Cette publication rédigée en grande partie par le curé lui-même se

88. *Ibid.*, vol. 6, 30 novembre 1930, p. 92.

89. « Y a des loups », *BPL*, août 1928, p. 178-179.

90. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 6, 7 décembre 1930, p. 93.

91. ACFMCL, « Bolchevisme ou autorité », *Livres des prônes*, vol. 4, 11 mai 1919, p. 70 ; la semaine suivante, le thème du sermon était : « Milice chrétienne », *Ibid.*, 18 mai 1919, p. 72.

92. « Demain, élections en France, une prière est demandée », *Ibid.*, 16 novembre 1919, p. 103.

93. « Le cinéma », *BPL*, décembre 1922, p. 277.

94. « Les mensonges du cinéma », *L'Action catholique*, 15 août 1919, p. 1.

95. « Le cinéma », *BPL*, octobre 1926, p. 231.

96. Le *Rialto* était installé dans les locaux d'un ancien théâtre qui avait brièvement tenu l'affiche entre 1912 et 1915 sous le nom de *l'Unique*. « Limoilou a son théâtre », *BPL*, mars 1927, p. 55, 59-60. Le *Rialto* restera ouvert jusqu'aux années 1960.

veut un prolongement du prône dominical. Il contient des nouvelles locales, des messages, des directives, des historiettes, des commentaires sur l'actualité. Très vite, le *Bulletin* apparaît comme un journal de quartier et le curé peut s'en servir pour encourager les souscriptions, les événements religieux et culturels, et servir des mises en garde contre les dangers moraux du siècle et le prosélytisme protestant.

La ville, ses attraits et ses divertissements, les idées nouvelles sont vus comme autant de menaces à la vie paroissiale et exigent la plus grande vigilance de la part des pasteurs<sup>97</sup>. Cette morale rigoureuse et austère correspond aux mentalités de l'époque, marquées de puritanisme. De plus, pour des religieux, le milieu monastique et l'esprit de la règle rendent les vertus plus farouches encore. Les capucins, héritiers de valeurs traditionnelles, sont ainsi confrontés aux réalités sociologiques d'un quartier en plein développement, dont la population est jeune et dont la plupart des familles sont nombreuses. Ils cherchent donc, comme l'écrit humblement le père Alexis, à encadrer et accompagner le progrès du milieu plutôt qu'à le susciter. Pourtant, leur action pour assurer la réussite matérielle et morale de la paroisse, les institutions et associations qu'ils mettent en place, leurs publications influencent directement la société locale du quartier et cherchent à offrir une alternative aux distractions urbaines.

## Les associations

Aussitôt arrivés à Limoilou, les capucins jettent les bases d'associations et de regroupements volontaires, ou soutiennent celles qui existent déjà. Leur stratégie est claire; dans un milieu en formation comme ce nouveau quartier, l'association est l'occasion d'intégrer un nombre important de personnes, de créer des liens entre elles tout en stimulant le service de la paroisse. Elle sert donc à l'unité socio-religieuse de la communauté paroissiale. L'association pieuse, sociale ou culturelle prolonge aussi la présence et l'action du clergé, l'étend dans presque tous les coins du quartier; elle prévient aussi les prosélytismes extérieurs. Les associations sont perçues comme les racines même qui font circuler la sève d'une vie paroissiale<sup>98</sup>.

97. Sur la paroisse, la ville et la morale, voir le témoignage du père Wilfrid Gariépy s.j. qui fut curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception à Montréal dans les années 1940, W. GARIÉPY, « La paroisse urbaine », *La paroisse, cellule sociale. Compte rendu des cours et conférences. Semaines sociales du Canada, XXX<sup>e</sup> session*, Montréal, Institut social populaire, 1953, p. 76-97.

98. Sur les structures de la sociabilité et les associations religieuses dans un milieu paroissial urbain et canadien-français, voir : L. FERRETTI, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, p. 98-115.

Le tiers-ordre, ou ordre franciscain séculier, est déjà établi dans Limoilou en 1902 ; les capucins lui donnent une impulsion de première importance qui sera stimulée par les cultes propres à l'ordre franciscain. Il en va de même avec la Société Saint-Jean-Baptiste de Limoilou, fondée en 1899. Des unions pieuses sont rapidement structurées ou relancées dans les premières semaines suivant l'arrivée des capucins : les dames de la Sainte-Famille (femmes mariées), les Enfants de Marie (jeunes filles), La Congrégation, la Ligue du Sacré-Cœur et l'Œuvre de l'Adoration nocturne (hommes et jeunes gens). Toutes ces associations ont leurs constitutions et leurs règlements, les membres se réunissent régulièrement, élisent un comité exécutif par vote que le père curé se fait un point d'honneur de respecter<sup>99</sup>.

Les zouaves pontificaux jouent un rôle de milice et d'apparat fort apprécié à l'époque. Dès le tournant du siècle, ils font partie du paysage de Limoilou, participant aux processions et aux événements solennels. La fanfare et la chorale se taillent aussi une réputation enviable et font honneur aux citoyens de leur quartier. Au fil des ans, d'autres regroupements voient le jour : la Société Saint-Vincent-de-Paul, la Société des dames charitables, la Congrégation Notre-Dame-des-Anges, le Cercle paroissial, les zélatrices du Bulletin, l'Association de l'Union des prières, l'Ouvroir, ou l'œuvre des tabernacles, invitant des couturières, dentellières, brodeuses et passementières à confectionner des vêtements liturgiques, des nappes d'autel ou des ornements destinés à l'église.

Ces associations représentent des creusets de sociabilité dans un quartier neuf en formation. Les hommes, les dames, les jeunes gens et les jeunes filles provenant d'horizons divers, des anciens quartiers de la ville et souvent des campagnes de la région, s'y rencontrent et s'y créent un nouvel esprit communautaire favorisant la solidarité. Les associations vont également soutenir le zèle pour les souscriptions et les quêtes destinées au remboursement de la dette et à la décoration de l'église. En 1925, le père Urbain leur reconnaît volontiers ce mérite<sup>100</sup>.

Les pères encouragent aussi des sociétés plus séculières à vocation mutuelle, patriotique ou coopérative qui voient le jour dans le giron paroissial, comme la Société des Artisans canadiens-français, l'Amicale Saint-Charles, l'Alliance nationale, ainsi que tous les mouvements issus de l'action catholique que les

99. Le père Albert déclare en août 1902, en annonçant les premières élections aux comités d'administration des ces associations : « Je m'incline toujours avec satisfaction devant les élus du suffrage universel. », ACFMCL, *livre des prônes*, vol. 1, 31 août 1902, p. 33.

100. BPL, septembre 1925, p. 194. Le père Urbain est aussi reconnu comme un recruteur de grand talent pour ces associations paroissiales, « Limoilou », *L'Action catholique*, 11 septembre 1922, p. 4.

capucins encouragent au plus haut point, l'ACJC<sup>101</sup>, la JÉC, la JOC et la JIC. Ces mouvements auront même leur propre bulletin de liaison : *Le Rayon*. Citons aussi la Ligue des citoyens, déjà active à Limoilou vers 1900, les Chevaliers de Colomb voués à combattre les Francs-maçons et l'œuvre de la Goutte de lait, offrant des soins de santé pédiatriques pour les mamans<sup>102</sup>.



*La communauté de Limoilou photographiée dans les jardins du couvent, derrière l'église en 1925. En première rangée, le père Théopbane, héros de la guerre, le père Urbain, curé, les pères Placide de Saint-Bernard, un Québécois maître des novices, Léonard de Saint-Pé, Grégoire de Boeil-Bézing, également vétéran de 1914-1918, gardien du couvent, et les pères Vital de Loubersan et Séverin de Nohailbac.*

Photo ACFMCL

- 
101. Le clergé permet entre autres aux jeunes gens de l'ACJC de vendre après la grand'messe l'*Almanach de l'Action catholique* et l'*Almanach de la langue française*. ACFMCL, *livre des prônes*, vol. 4, 7 décembre 1919, p. 105.
102. Sur les « gouttes de lait », voir : DE LA BROQUERIE FORTIER, « Les gouttes de lait à Québec, 1905-1970 », *Cap-aux-Diamants*, n° 28, hiver 1992, p. 52-55.

À cette époque, l'épargne est prônée comme une vertu sociale et familiale marquant la victoire sur les débauches coûteuses et l'ivrognerie. La fondation d'une caisse populaire est donc souhaitée par les pères capucins, comme par l'ensemble du clergé. Le mouvement coopératif Desjardins s'installe dans Limoilou à Saint-François d'Assise en 1914 et, en 1926, on réclame une succursale à Saint-Charles. Celle-ci est fondée en 1927, mais doit cesser ses activités en 1929. Elle sera relancée avec plus de succès en 1939. Des caisses scolaires sont aussi créées dès 1912, pour encourager les enfants à l'économie<sup>103</sup>.

Toutes ces formes d'associations permettent un encadrement et un contrôle des fidèles de la paroisse, elles multiplient aussi les contacts entre la fraternité des capucins et les paroissiens, accélérant l'intégration au milieu que les pères souhaitaient grandement réussir. Elles ouvrent aussi les portes de l'église à des dévotions particulières que les fils de saint François cherchent à populariser dans leur milieu<sup>104</sup>.

## Les dévotions franciscaines

Le grand désir des capucins de faire connaître la sainteté de leur ordre les pousse à présenter pieusement aux Limoulois les modèles de perfection franciscaine. Dès le premier dimanche de leur arrivée, le 25 mai 1902, le père Albert attire l'attention des fidèles sur la fête prochaine de saint Félix de Nicosie, un capucin (31 mai)<sup>105</sup>. En juin on installe dans l'église une statue de saint Antoine de Padoue avec des cierges à vendre et un tronc dont les fruits serviront à amortir la dette. Le 13 juillet, le curé signale la fête de saint Bonaventure, un franciscain et « un des plus grands saints et des plus grands docteurs de l'Église »<sup>106</sup>.

La fête de saint François (4 octobre) est naturellement soulignée avec éclat ; une messe solennelle est chantée et les fidèles sont invités à vénérer une relique du saint<sup>107</sup>. En 1920, un autel secondaire et un oratoire lui sont réservés dans l'église restaurée. Plusieurs éléments du décor à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église rappellent le souvenir franciscain.

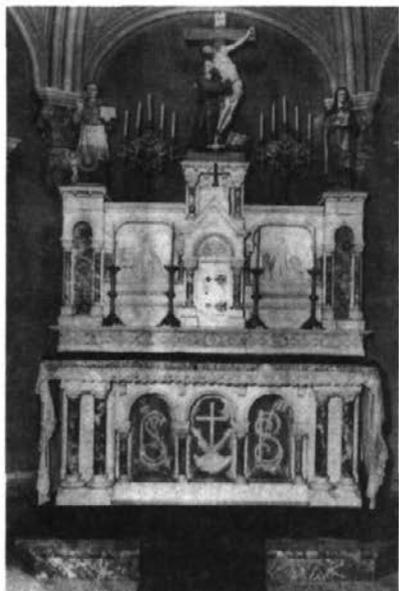
103. « La caisse scolaire de Limoilou », *BPL*, mars 1912, p. 3 ; « Le projet d'une caisse populaire à Limoilou », *BPL*, juillet 1926, p. 163-164 ; « Caisse populaire », *BPL*, mars 1927, p. 61 ; JACQUES SAINT-PIERRE, *Hommage à Limoilou*, [Québec], Caisse populaire Desjardins de Limoilou, 2003, p. 27-28.

104. Pour un portrait détaillé des associations religieuses et laïques à Limoilou, voir : MARIE-ANTOINE DE LAUZON, *Cinquante ans de vie paroissiale 1896-1946*, Québec, Imprimerie provinciale, 1946, p. 39-100.

105. ACFMC, *Livre des prônes*, vol. 1, 25 mai 1902, p. 1.

106. *Ibid.*, 24 juillet 1902, p. 15.

107. *Ibid.*, 4 octobre 1903, p. 123.



*Ancien autel de la chapelle dédiée à saint François d'Assise dans l'église Saint-Charles de Limoilou. Il provenait de la maison Monna de Toulouse. Trois autres autels de marbre furent commandés à cette maison, deux d'entre eux sont toujours en place dans l'église.*

Photo vers 1930, ACFMCL

du jubé réalisés par l'artiste québécois Bernard Leonard. On y voit entre autres, sainte Claire, saint Fidèle et saint Louis de Toulouse, patron de la province religieuse des capucins. On donne aussi la place d'honneur du maître-autel à Notre-Dame-des-Anges pour des raisons à la fois cultuelles et historiques. La dévotion à cette représentation de la Vierge Marie est particulière à la famille franciscaine. À l'époque de la Nouvelle-France, les récollets l'avaient introduite dans le pays et leur seigneurie, où se trouve aujourd'hui le quartier Limoilou, portait la dédicace de Notre-Dame-des-Anges. Les capucins en font donc la patronne secondaire de la paroisse et, en 1929, le père Maurice commande au statuaire Petrucci de Montréal une Notre-Dame-des-Anges pour son maître-autel. Un peu écarté, saint Char-

La dévotion à saint Antoine de Padoue touche une fibre particulière de la foi populaire, car sa statue à l'église reçoit tous les jours son lot de fidèles. Il faut dire que ce culte est déjà ancien au Canada français et les capucins et franciscains n'ont pas de peine à le stimuler<sup>108</sup> avec des neuvaines, des séries de « treize mardis », des images pieuses et des brochures. Le succès des cultes franciscains réjouit le père Albert qui parle de « renouveau spirituel pour la paroisse »<sup>109</sup>.

On introduit aussi des traditions franciscaines comme la Portioncule (2 août), qui accorde une indulgence pour des visites répétées à l'église au cours d'une même journée. On fait aussi la quête du sucre à Noël pour offrir des friandises aux enfants de la paroisse que l'on bénit dans une cérémonie spéciale au premier dimanche de janvier. Les crèches de Noël, autre héritage franciscain, sont particulièrement soignées et décorées à Limoilou et on vient de toute la ville pour les admirer.

Dans l'église, toute une galerie de saints franciscains ornent les grands vitraux

108. HUGOLIN LEMAY, PÈRE, *Saint Antoine de Padoue et les Canadiens français. Aperçu historique sur la dévotion à saint Antoine dans la province de Québec*, Québec, 1911, 88 p.

109. ACFMC, *Livre des prônes*, vol. 1, 3 août 1902, p. 21-22.

les Borromée, le patron de la paroisse, n'est cependant pas complètement oublié. Deux grands vitraux de l'artiste Fisher dans le sanctuaire de l'église lui sont dédiés. Ils illustrent dans un décor « à la romaine » des scènes charitables de la vie du saint où les capucins sont aussi en vedette. Et, en 1934, une statue de saint Charles est érigée à l'extérieur de l'église sur le pinacle du portail.

D'autres saints et saintes sont particulièrement offerts à la dévotion des fidèles par les pères capucins, notamment, sainte Thérèse de Lisieux, canonisée en 1925 qui aura droit à une belle statue de marbre dans l'église. Un grand vitrail du jubé représente Jean-Marie Vianney, le saint curé d'Ars, modèle idéal du sacerdoce et pour lequel le père Maurice nourrit une grande vénération. Un autre vitrail est dédié à Jeanne d'Arc, béatifiée en 1909 et canonisée en 1920. Le clergé présente aux Canadiens la pucelle d'Orléans comme un modèle d'énergie, de résistance et un rappel de leurs origines françaises<sup>110</sup>. Après 1930, les saints martyrs canadiens auront aussi leurs statues dans l'église à titre de fondateurs de l'Église canadienne.

### L'église : espace symbolique et chantier collectif

Lorsqu'ils prennent possession de la paroisse en 1902, les capucins trouvent une église à l'intérieur encore inachevée. La reconstruction qui a suivi l'incendie de 1899, confiée à l'architecte David Ouellet, s'est faite en consolidant la maçonnerie de pierre grise de Portneuf demeurée intacte et en élevant un élégant clocher conique rappelant celui construit en 1881 par Ferdinand Peachy pour l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec<sup>111</sup>.

L'église Saint-Charles est vaste et les capucins souhaitent en faire un monument à la gloire de Dieu et aussi un chantier collectif où participeront tous les paroissiens qui, du coup, se reconnaîtront dans ce temple. Un peu à la manière de saint François qui avait jadis reconstruit de ses mains avec l'aide de ses compagnons l'oratoire de Saint-Damien près d'Assise. Le 29 août 1902, le père Albert déclare à la grand'messe : « Cette maison est la maison de Dieu, elle est aussi la vôtre [...] Oui, ce temple est grand ! Les hommes construisent des palais pour leurs députés et leurs rois ! Que doivent-ils à Dieu qui leur a tout donné, vie du corps et de l'âme, grâce [et] occasions de mérites. »<sup>112</sup>.

110. Une des cloches de Saint-Charles a été baptisée « Jeanne d'Arc ». En Ontario à cette époque, l'image de Jeanne d'Arc était utilisée dans la lutte pour la survie des écoles françaises.

111. L'architecte David Ouellet avait reçu des critiques pour le clocher romano-byzantin construit en 1897. Le père Alexis, quant à lui, le trouvait franchement hideux. L'artiste ne répéta pas son erreur au moment de la restauration de 1900-1901.

112. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 29 juin 1902, p. 11.

Au cours des premières années, on ne fait que l'entretien des lieux. Seule l'électrification de l'édifice est réalisée en 1907, mais bientôt des travaux de restauration s'imposent. En 1897, on n'avait construit que la nef de l'église et le mur est n'était qu'une cloison contre laquelle on avait appuyé un autel. Ce mur secoué par le vent du nord-est menaçait ruine dix ans plus tard. Les finances étant assainies, le père Albert fait construire en 1909 un sanctuaire surélevé qui prolonge l'église de plusieurs mètres vers l'est et permet de relier l'église au couvent mitoyen. Il acquiert aussi un carillon qui est baptisé et installé au début de l'année 1910<sup>113</sup>.

Une deuxième phase de travaux est entreprise par le père Maurice qui souhaite construire une sacristie et un chœur, attenant à l'église et destiné aux offices des religieux. Les travaux se réalisent entre 1913 et 1915, et le curé envisage bientôt la finition intérieure et une décoration digne de l'édifice<sup>114</sup>. Le 17 mai 1914, M<sup>gr</sup> Paul-Eugène Roy préside la bénédiction de l'église enfin achevée. Un orgue de la maison Casavant est acheté grâce à une souscription spéciale<sup>115</sup> et un maître autel de marbre est commandé.

Malheureusement, le 24 novembre 1916, un incendie, allumé croit-on par une cigarette oubliée au soubassement du sanctuaire, réduit en cendres les 15 ans d'efforts des capucins et de leurs ouailles. Seul le couvent est épargné grâce à une porte coupe-feu. Le curé évalue la perte à 200 000 \$ et les assurances ne couvrent que 120 000 \$<sup>116</sup>. Il faut recommencer, déblayer les cendres et tout reconstruire.



*La façade de l'église en reconstruction en 1919 selon les plans de J. -P. -O. Ouellet.*

Photo ACFMCL.



*L'église Saint-Charles en 1996.*

Photo de l'auteur.

113. « Belle cérémonie à Limoilou », *L'Action sociale*, 21 février 1910, p. 1.

114. « Nos travaux d'église », *BPL*, octobre 1915, p. 113-114.

115. Il est inauguré en octobre 1915. « Notre orgue », *BPL*, novembre 1915, p. 122-123.

116. Lettre du père Maurice, 24 novembre 1916, APCap, 0.3-27.

L'architecte de la reconstruction est Joseph-Pierre-Olivier Ouellet<sup>117</sup>, assisté de Pierre Lévesque. Même s'il est ouvert aux nouvelles techniques et aux matériaux modernes, Ouellet appartient à la tradition architecturale du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour la reconstruction de l'église Saint-Charles, il propose au père Maurice une façade en pierre, mais entièrement transformée, avec une grande rosace, deux clochers carrés coiffés de flèches, élaborant les plans qu'il avait réalisés précédemment pour l'église de Saint-Félicien au Lac-Saint-Jean<sup>118</sup>.

L'église conserve les dimensions et l'esprit de l'édifice conçu par David Ouellet en 1896-1897<sup>119</sup>, mais le nouveau temple recevra le sceau de la présence capucine à Limoilou. Le père Maurice de Buzan veille lui-même à la reconstruction qui est entreprise en 1918. Religieux strict sur les principes, il examine et discute chaque détail<sup>120</sup> et s'assure de la protection des lieux contre l'incendie. Il souhaite que l'église proclame la gloire de l'esprit franciscain, qu'on y retrouve beauté et harmonie; qu'on y respire une atmosphère propice à la prière et à la participation liturgique.



*Maurice de Buzan, (Frédéric Bareille) né dans l'Ariège en 1872, ordonné prêtre à Ottawa en 1896, il séjourne au Colorado et au Texas en 1905. Curé de Limoilou de 1910 à 1919 et de 1925 à 1934. Il retourne en France en 1935 et s'engage dans l'œuvre du tiers-ordre. Il meurt à Bayonne en 1953.*

Photo ACFMCL.

117. J.-P.-O. Ouellet est né à Saint-Fidèle de Charlevoix en 1871. Après ses études et son apprentissage il commence sa carrière en 1893. En 1904, il est élu président de l'Association professionnelle des architectes de la province de Québec. Voir : R. GAUTHIER, *Construire une église au Québec. L'architecture religieuse avant 1939*, Montréal, Libre Expression, 1994, p. 218-219; L. NOPPEN, C. THIBAUT et P. FILTEAU, *La fin d'une époque, Joseph-Pierre Ouellet, architecte, Québec*, Ministère des Affaires culturelles, 1973, 138 p.; « Les architectes », *Le Soleil*, 19 février 1904, p. 7.
118. Ouellet s'inscrit dans l'esprit d'églises construites notamment par l'architecte J.-Georges Bussières, actif dans la région de Portneuf et en Mauricie au tournant du siècle. On peut ainsi comparer la façade de l'église Saint-Charles à celles de Saint-Casimir de Portneuf et de Sainte-Thècle de Champlain, œuvres de Bussières.
119. L. NOPPEN ET L. K. MORISSET, *Foi et Patrie. Art et architecture des églises à Québec*, [Québec], Publications du Québec, [1996], p. 147-149.
120. Entre 1919 et 1923, il y aura une querelle entre le père Maurice et son successeur quant aux modifications que le père Urbain voudra apporter au décor de l'église. APCap, 0.3-52; M1-48.

Il confie le décor du chœur à l'artiste d'origine italienne Guido Nincheri qui est l'un des rares peintres du Québec à posséder la technique de peinture « à la fresque ». Sur les sections de la voûte qui s'élève à 20 mètres, il peint des figures allégoriques représentant les vertus franciscaines : la pauvreté, l'obéissance et le travail, la charité, la chasteté, l'humilité et la pénitence, entourant une représentation de la théophanie de saint François au mont de l'Alverne. Au sommet, l'artiste place les symboles de la Trinité et, plus bas, en médaillons, des représentations des sacrements et de passages bibliques<sup>121</sup>.

L'intérieur de l'église Saint-Charles, tel que restauré sous les directives du père Maurice, offre une ressemblance lointaine avec le grand monument religieux de Toulouse, la basilique Saint-Sernin. Bien sûr, à la pureté dépouillée des lignes romanes de Saint-Sernin, l'église de Limoilou oppose un éclectisme baroque qui synthétise le roman, le gothique et même le néo-classique corinthien. La parenté architecturale se situe davantage dans l'esprit des formes, elle est évocation et souvenir et retient simplement l'attention du visiteur curieux de comparer les deux édifices.



*Intérieur de la basilique Saint-Sernin de Toulouse.*

Carte postale, coll. de l'auteur.



*Intérieur de l'église Saint-Charles de Limoilou après sa restauration en 1920.*

Photo ACFMCL.

121. G. Nincheri reviendra travailler à Limoilou en 1932 pour la réalisation de trois importants vitraux.

Le maître-autel de marbre italien avait été commandé par le père Maurice à la maison Daprato, en 1914. Il n'est heureusement pas encore livré lorsque l'église brûle en 1916, et il sera installé dans l'église restaurée en 1920. C'est un imposant monument qui se veut un véritable manifeste franciscain, catholique et franco-canadien. Dans la niche centrale, on installera une Notre-Dame-des-Anges en 1929, rappelant les origines historiques et seigneuriales du lieu. Deux haut-reliefs représentent la théophanie de saint François à gauche et l'extase de saint Antoine à droite. Dans des niches secondaires, on retrouve saint Joseph, que les récollets désignèrent patron de la Nouvelle-France en 1620, et saint Jean-Baptiste, reconnu patron des Canadiens français par le pape Pie X. Le décor romain du couronnement de l'autel évoque l'attachement des fidèles de Limoilou envers l'Église catholique et le tombeau, sculpté en haut relief, représente la Cène selon l'œuvre de Léonard de Vinci. La chaire de marbre sculpté à l'image du Christ et des quatre évangélistes est également de Daprato.

Si la chaire et le maître-autel sont italiens, les autels secondaires sont français. Un autel dédié à la Sainte-Famille et un autre à la Vierge Marie sont commandés à la maison Monna de Toulouse. Cette maison fournit aussi deux autres autels, disparus en 1940, l'un, évoqué plus haut, est dédié à saint François d'Assise et l'autre est consacré au Sacré-Cœur. La présence dans l'église Saint-Charles d'œuvres culturelles provenant de Toulouse n'est certes pas fortuite, elle unit matériellement et spirituellement Limoilou à ses sources religieuses languedociennes.

Le chemin de croix peint sur toiles a aussi un lien franciscain. Il a été réalisé dans l'atelier de Martin Feuerstein (1856-1931), un artiste munichois d'origine alsacienne, très engagé dans le mouvement du tiers-ordre franciscain. Le chemin de croix de Limoilou est ainsi une réplique de celui du couvent des franciscains à Munich<sup>122</sup>. De tradition allemande, ce chemin de croix est disposé en sens opposé à ceux de tradition française auxquels les fidèles étaient habitués dans les églises, ce qui souleva à l'époque plusieurs questions<sup>123</sup>.

Certains ornements liturgiques et des bannières de processions finement brodées, destinées au couvent et à la paroisse, notamment au tiers-ordre, sont offerts à Limoilou par les clarisses de Mazamet, dans la région du Tarn. Ces ornements viennent remplacer les pièces détruites dans l'incendie de 1916 et témoignent des liens transatlantiques au sein de la famille franciscaine<sup>124</sup>.

122. « Les stations de M. Feuerstein », *BPL*, avril 1922, p. 58-61. E. BÉNEZIT, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, [Paris], Librairie Gründ, 1976, t. 4, p. 349.

123. « Pourquoi chez nous... », *BPL*, décembre 1926, p. 279.

124. « Riche acquisition », *BPL*, février 1928, p. 30-31.

Avec ses jubés et les stalles du chœur, l'église restaurée a une capacité de 1 950 places<sup>125</sup>. Les peintures, les marbres, les vitraux, les boiseries de chêne, les statues, quelques pièces d'orfèvrerie comme la très belle lampe du sanctuaire et le crucifix de l'autel, font de l'église Saint-Charles un ensemble impressionnant. Le père Alexis considérait le « nouveau temple », comme « l'un des plus beaux du pays »<sup>126</sup>. Pour lui, l'édifice devait symboliser aussi la consécration de ses efforts et de ses ambitions en faveur de Limoilou ainsi que la victoire de son ordre sur les adversités et les malheurs. Pour les paroissiens, l'église représentait la somme de bien des sacrifices, mais aussi assurément, une grande fierté collective.

### Pèlerinages, fêtes et survivance française

Si l'église est le lieu privilégié des rassemblements et de la liturgie, les fêtes religieuses et les pèlerinages sont aussi des occasions d'action pastorale où les capucins sont passés maîtres. Dès 1902, ils organisent de grands pèlerinages à Sainte-Anne-de-Beaupré, non seulement en juillet à la fête de la patronne<sup>127</sup>, mais à d'autres moments de l'année. On y va commodément en train, celui-ci passant à Limoilou à quelques pas de l'église. La fanfare et un défilé des zouaves accompagnent parfois les pèlerins à la gare. Chants, offices, messes et chemins de croix prêchés sont au programme<sup>128</sup>. Plus tard, on organisera des pèlerinages à pied de 30 km entre Limoilou et Sainte-Anne.

On encourage également le pèlerinage local à Notre-Dame-de-Rocamadour, rappelant un vœu fait par Jacques Cartier, en 1536, qui avait promis de faire ce pèlerinage célèbre en France si quelques-uns de ses hommes étaient épargnés du scorbut. Narcisse-Eutrope Dionne, biographe de Cartier, avait inauguré ce pèlerinage à saveur nationale au début du siècle et les capucins lui emboîtent le pas. Sur le futur site de l'église Saint-François-d'Assise, on érige une chapelle non loin du lieu historique de l'hivernement de Cartier<sup>129</sup>.

---

125. Les dimensions de l'église sont de 60 mètres par 20 mètres.

126. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Histoire de Limoilou*, op. cit. p. 78.

127. Le premier pèlerinage signalé est organisé en juillet 1902, ACFMC, *livre des prônes*, vol. 1, 13 juillet 1902, p. 17.

128. On peut citer, à titre d'exemple, le pèlerinage de 1919, ACFMC, *livre des prônes*, vol. 4, 14 septembre 1919, p. 87.

129. « Premier pèlerinage », *L'Action catholique*, 7 novembre 1922, p. 3 ; G. LEBLANC, *Guide des pèlerinages et lieux de prière au Québec*, Montréal, HMH, 1999, p. 112-113. Cette chapelle a servi de crypte pour l'église Saint-François-d'Assise. Le 6 septembre 2003, une célébration en l'honneur de Notre-Dame-de-Rocamadour était présidée par l'archevêque de Québec, M<sup>gr</sup> Marc Ouellet, reprenant la tradition des processions et des pèlerinages locaux du siècle dernier.

Bientôt, les capucins font la promotion de deux autres pèlerinages qui leur sont confiés. Celui de La Réparation, consacré au Sacré-Cœur, à la Pointe-aux-Trembles, près de Montréal, où les capucins s'installent en 1921 et celui du lac Bouchette, dans la région du Lac-Saint-Jean, dédié au culte de saint Antoine de Padoue et à celui de Notre-Dame de Lourdes, que les capucins prennent en charge en 1925<sup>130</sup>.

Pâques et Noël, les fêtes majeures du calendrier liturgique, sont des occasions de grandes célébrations. Les offices de la semaine sainte, chantés à plusieurs voix par la communauté réunie, sont de véritables spectacles liturgiques et musicaux et la fête de Pâques est soulignée également avec beaucoup d'éclat par les capucins français<sup>131</sup>. La fête de Noël n'est pas en reste, entourée des traditions franciscaines comme la procession de l'Enfant Jésus dans les corridors du couvent, avant la messe de Minuit. Dès 1903, la chorale étant formée sous la direction de Joseph Lamontagne, on accompagne la messe de Noël du traditionnel *Minuit Chrétien* et de l'interprétation de la messe en Fa de Giuseppe Concone (1810-1861)<sup>132</sup>, ce qui attire sur Limoilou l'attention des amateurs de musique.

Les fêtes historiques et patriotiques sont traditionnellement hautes en couleurs à Limoilou et on rivalise avec les vieilles paroisses de la ville en décorations et en dévotions. Les rues sont pavisées de banderoles, de drapeaux et d'écussons au passage de la procession de la Fête-Dieu ou pour le défilé de la Saint-Jean-Baptiste. À l'occasion, on s'honore de la visite du député fédéral local qui est aussi le premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, toujours accueilli avec ferveur par les Limoulois, même après la défaite de son gouvernement en 1911.

La Saint-Jean est particulièrement brillante à Limoilou, car le quartier conservera longtemps sa propre Société Saint-Jean-Baptiste distincte de celle de Québec. Les pères, quant à eux, soulignent toujours la fête par une messe solennelle à l'église et un sermon de circonstance. Profondément imprégnés de la culture française qui est la leur, les capucins soutiennent sans réserve la lutte pour la survivance des Canadiens français, faisant par exemple la promotion de l'affichage en français dans le quartier<sup>133</sup>. Cette sensibilité des capucins de Toulouse à la cause nationale est transmise notamment par le père Alexis qui, dans ses écrits et ses sermons, se porte souvent à la défense du Canada français.

130. Sur ces deux fondations, voir G. DÉVOST, *op. cit.* p. 72-77 et G. LEBLANC, *op. cit.* p. 97-98, 126-127.

131. « La fête de Pâques dans nos églises », *Le Soleil*, 13 avril 1903, p. 4.

132. « Messe de Noël à Limoilou », *Le Soleil*, 22 décembre 1903, p. 5 ; « La fête de Noël à Limoilou », *Le Soleil*, 28 décembre 1903, p. 7.

133. « La toilette française de nos rues », *BPL*, juin 1924, p. 127-128.



*Une Saint-Jean à Limoilou dans les années 1910. Les capucins encourageaient l'expression publique de la ferveur religieuse et nationale.*

Photo ACFMCL

À Ottawa, depuis 1912, Alexis de Barbezieux est engagé à fond dans la défense des écoles françaises de l'Ontario contre le tristement célèbre Règlement XVII. Dès son arrivée au pays, il a ressenti avec une grande émotion la ferveur des fidèles et des petites gens envers les pères venus de France et il a du coup adhéré au principe cher aux nationalistes cléricaux de l'alliance de la langue et de la foi. Il écrivait en 1891 : « On s'agenouillait dans les rues à notre passage ; on nous présentait les petits enfants à bénir ; on saluait en nous les anciens récollets, fondateurs du pays, dispersés lors de la Conquête anglaise, mais toujours chers au cœur des patriotes. »<sup>134</sup>. On comprend alors pourquoi le 22 juin 1902, à la veille de la fête nationale et un mois à peine après l'arrivée des capucins, le père Albert de Pisani fait un sermon sur la « mission des Can-

adiens français » et accueille dans l'église de Limoilou le père Albert Lacombe o.m.i., l'apôtre du Nord-Ouest, qui prononce une conférence et recueille des fonds pour les missions françaises de l'Ouest<sup>135</sup>.

On souligne aussi avec éclat, en 1915, le tricentenaire de l'arrivée des récollets en Nouvelle-France ainsi que les anniversaires de la paroisse : le 15<sup>e</sup> en 1911, le 25<sup>e</sup> en 1921 ainsi que le 25<sup>e</sup> de l'arrivée des capucins en 1927, coïncidant avec le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de saint François<sup>136</sup>. La volonté renouvelée de conjuguer l'histoire franciscaine à celle de Limoilou et du Québec, fixe autour de la paroisse et de son clergé les repères chronologiques de la collectivité du quartier.

134. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Rapport pour servir à la défense... loc. cit.*

135. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 22 juin 1902, p. 10. L'année suivante le père Albert organise pour la fête nationale une autre célébration solennelle et il invite Thomas Chapais à prononcer une conférence de circonstance, *Ibid.*, 28 juin 1903, p. 101.

136. Cette fête fut marquée par une messe pontificale célébrée par l'évêque de Valleyfield, M<sup>re</sup> J.-A. Langlois, un sermon du père Alexis et un pèlerinage d'action de grâce à Sainte-Anne-de-Beaupré. « À Limoilou », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 39, n<sup>o</sup> 37, 12 mai 1927, p. 586 ; « Un vingt-cinquième anniversaire », *BPL*, juin 1927, p. 121-133 ; « Fêtes grandioses à Limoilou », *L'Action catholique*, 9 mai 1927, p. 10.

C'est dans cet esprit que, pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse, le père Alexis publie son *Histoire de Limoilou*, que Pierre-Georges Roy considérait comme un modèle de monographie locale.

L'attachement des paroissiens à leurs pasteurs s'exprime à l'occasion des fêtes mi-civiques, mi-religieuses organisées à l'occasion des départs des curés. Par exemple en 1919, le père Maurice, nommé gardien du couvent d'Ottawa, a droit à une touchante manifestation d'estime dans l'église Saint-Charles fraîchement restaurée<sup>137</sup>. D'autres événements, comme le baptême des cloches en 1910 et en 1922, sont l'occasion de grandes manifestations. La fête religieuse, patriotique ou historique est une expression de vie collective que le clergé capucin encourage et suscite. Comme la messe hebdomadaire, la fête rassemble et unit, elle imprime toujours plus profondément le sceau paroissial dans les consciences et dans la vie quotidienne.

### Les finances paroissiales

Lorsqu'ils font le bilan du passif de la paroisse en 1902, les capucins, habitués à la pauvreté et à la simplicité, ont pu ressentir un certain vertige. La dette frôle alors les 49 000 \$ à laquelle s'ajoute une facture de 11 000 \$ pour un orgue que l'on croyait pourtant payé<sup>138</sup>. À lui seul, l'intérêt sur la dette s'élève à 1 700 \$ par année. Méfiants au début, les paroissiens ne se montrent pas très généreux et les premières quêtes dominicales ne rapportent pas 5 \$. Mais rapidement, l'attitude cordiale des pères et surtout l'installation de l'oratoire de saint Antoine avec ses cierges votifs font monter la recette à 30 \$. Le père Albert s'empresse de féliciter ses ouailles de leur générosité et de leur confiance<sup>139</sup>.

La dîme et surtout la vente des bancs sont considérées comme la base des revenus. Chaque famille doit payer sa dîme et s'honorer de réserver son banc pour la grand-messe dominicale, en offrant un don annuel à l'église. Les bancs sont offerts à l'enchère et les mieux placés sont disputés par les notables qui y gagnent visibilité et prestige. Mais en 1902, la vente des bancs ne rapporte que 600 \$ ; « ce n'est pas le Klondyke » soupire le père Albert<sup>140</sup>. Ce revenu sur lequel on compte baisse encore en 1903, mais, au cours des années suivantes, les curés stimulent l'émulation voire la compétition pour atteindre de meilleures recettes. L'église décorée est aussi plus majestueuse et le cadre suscite davantage l'assiduité des fidèles. Dans l'aménagement de l'église, le père Maurice sacrifiera même l'allée

137. « Limoilou », *L'Action catholique*, 1<sup>er</sup> décembre 1919, p. 4 ; *BPL*, décembre 1919, p. 179.

138. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 29 juin 1902, p. 11.

139. *Ibid.*, 13 juillet 1902, p. 17.

140. *Ibid.*, 10 août 1902, p. 23.

centrale au profit de bancs pour maximiser l'espace de la nef, permettre aux assistants de mieux suivre la liturgie, mais aussi, sans doute, pour offrir des bancs de plus grande valeur de location.

Après les bancs, on se tourne vers les souscriptions. Le père Albert lance, dès 1902, une première souscription spéciale devant payer les dépenses courantes de l'église, les intérêts et, si possible, amortir un peu la dette. Une brochure donnant les noms de tous les souscripteurs devient un incitatif à une participation même modeste. Le résultat dépasse les espérances et on recueille près de 1 000 \$<sup>141</sup>. Cette formule d'émulation donnant de bons résultats, on lancera plusieurs autres souscriptions, on publiera aussi d'autres brochures d'honneur avant que le *Bulletin paroissial* devienne le tableau public mensuel des dons reçus. Les souscripteurs reçoivent souvent une marque de reconnaissance : une publication pieuse, une image que les paroissiens encadrent et affichent dans leurs maisons, les portraits des héros capucins morts pendant la guerre de 1914 ou une édition des saints évangiles<sup>142</sup>.

**Règlement de la Paroisse.**

---

**MESSES** :—16. Le Dimanche et les jours d'obligation :  
Messe haute à 7.  
Grand messe à 8 heures.  
De La Semaine :  
Messes à 8 et 8 1/2 heures.

**CONFÈSSIONS** :—Tous les samedis, les veilles des fêtes et les premiers vendredis.—de 8 h. à 9 h.—de 7 h. à 8 h p. m.—Chaque matin avant les messes.

**BAPTÊMES** :—Chaque jour à 4 h. p.m. ou plus tard après entente préalable.

**MARIAGES** :—Les parties doivent prévenir le curé au moins dès le commencement de la semaine précédant le mariage. Il est sous l'usage de passer par le confesseur, immédiatement avant la messe de mariage.

---

.... Congrégations....

---

Église de Marie—Réunion à 4 h. le 1er et le 3<sup>e</sup> Dim. de chaque mois.  
Église de St. Paulin—Réunion à 4 h. le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> Dim. de chaque mois.  
Église de St. Omer—Réunion à 8 h. le 1<sup>er</sup> Dim. de chaque mois.

---

Heure Natale—Tous les vendredis de 7 h. à 8 h. du soir.



LISTE

DE

SOUSCRIPTION

DE

St. Charles de Limoilou.

7 DECEMBRE, 1902.



*Première souscription publique lancée par le père Albert en 1902. Elle sera suivie de plusieurs autres pour restaurer les finances et amortir la dette de la paroisse.*

ACFMCL

141. *Liste des souscriptions de Saint-Charles de Limoilou*, [Québec], 1902, 6 p. ; « Mouvement de la dette », APL, N-53.

142. « Aux souscripteurs de l'église », *BPL*, avril 1915, p. 37 ; *Compte rendu de la souscription hebdomadaire...*, Québec, 1916, 15 p.

Lors des manifestations religieuses, on fait bien sûr une quête, mais les pères fixent souvent un objectif à atteindre. S'il n'est pas atteint, on passe à nouveau le panier en enjoignant les fidèles à une générosité plus grande pour le grand chantier collectif de leur église. Des souscriptions spéciales sont aussi organisées pour financer tel ou tel élément du décor. Plusieurs vitraux sont ainsi payés par des souscriptions des associations de la paroisse et ils portent toujours le témoignage de leurs donateurs. La lampe du sanctuaire est offerte par les voyageurs de commerce et l'autel par les congréganistes. En 1920, c'est un concours de popularité qui sert à financer l'achat des nouvelles cloches et, l'année suivante, les capucins demandent aux paroissiens l'équivalent d'une journée de travail pour la reconstruction et la décoration de leur église. On recueille ainsi 5 000 \$, une forte somme à une époque où le chômage de l'après-guerre se faisait sentir<sup>143</sup>.

La distribution dans les foyers du *Bulletin paroissial* est assurée par une petite armée de « zélateurs et zélatrices » qui, de porte en porte, récoltent en même temps quelques dons, lesquels représentent, au fil des ans, un apport important. Entre 1912 et 1925, les zélateurs du *Bulletin* récoltent une somme de 40 000 \$. Pour stimuler encore cette générosité, on inventera un timbre paroissial aux couleurs différentes selon sa valeur et que les donateurs peuvent collectionner en les collant sur une carte. Parmi d'autres expédients utilisés, le père Maurice accepte aussi, sous permission de ses supérieurs, des prêts volontaires à terme à 4 % d'intérêt de la part de paroissiens qui décident d'investir ainsi leurs économies sous une forme improvisée d'obligations paroissiales<sup>144</sup>.

La paroisse Saint-Charles n'a pas de fabrique, ni de conseil d'administration<sup>145</sup>. À cause des circonstances spéciales de la faillite du curé Côté, l'archevêque a remis l'entière gestion matérielle et spirituelle de la paroisse à la communauté de Limoilou, en dégageant l'Église diocésaine d'une lourde charge. Pour s'acquitter de sa responsabilité d'administrateur face aux paroissiens si généreux, le curé réserve un état financier de la paroisse à chacun des prônes du premier dimanche de l'année civile. Ainsi, à la grand'messe, chaque premier dimanche de janvier, le curé présente un véritable discours du budget où il fait état des revenus, des dépenses courantes, des investissements immobiliers, des « dépenses extraordinaires » et de l'amortissement de la dette. Cette reddition des comptes inaugurée par le père Albert se poursuit durant toute la période française et même au-delà.

143. ALEXIS DE BARBEZIEUX, *Histoire de Limoilou*, op. cit., p. 82-84.

144. Le père Maurice accepte des prêts allant jusqu'à 2 000 \$. Lettre du père Maurice de Buzan à son supérieur, 15 août 1912, APCap, 0.3.18.

145. Le premier conseil de fabrique ne sera élu qu'en 1982.

Les curés se font un point d'honneur de toujours terminer l'année avec quelques surplus et même de pouvoir amortir la dette et les dépenses spéciales. En 1920, année de la reconstruction de l'église, le budget de la paroisse est de l'ordre de 105 000 \$, soit 27 500 \$ de dépenses courantes et 77 500 \$ pour les dépenses extraordinaires de construction. Les recettes totales sont de l'ordre 55 000 \$, l'amortissement des dépenses d'immobilisation est donc possible dans un délai très raisonnable.

La reconstruction matérielle et financière de la paroisse Saint-Charles a donc obligé les capucins à se muter en hommes d'affaires et en administrateurs très scrupuleux. Leur gestion prudente, leur mode de vie frugal, leur imagination surprenante à inventer des sources de financement et leur capacité à convaincre les paroissiens de donner toujours généreusement pour « la maison de Dieu » permettent un redressement rapide de la situation désespérante de 1902. Mais c'est surtout la grande croissance démographique et l'amélioration sensible des revenus moyens dans la paroisse qui permettent aux pères de gagner leur pari. En moins de 50 ans, avec l'aide des capucins toulousains, les paroissiens de Saint-Charles de Limoilou financent par leurs diverses contributions la construction de trois églises, de trois chapelles temporaires et de leur salle paroissiale. La consécration pontificale de l'église en 1946 devait non seulement marquer symboliquement le premier demi-siècle de la paroisse, mais aussi la réalisation d'une entreprise collective et d'un remarquable redressement financier.

## Les loisirs et l'activité culturelle

Pour atteindre leurs objectifs, les capucins ne s'arrêtent pas aux modes traditionnels de financement comme les quêtes, les bancs, les campagnes de financement et les offrandes de messe. Outre ces moyens classiques, ils puisent aussi des revenus en stimulant les loisirs et la vie culturelle et communautaire du milieu.

En mai 1903, ils organisent une fête populaire au bénéfice de la paroisse, c'est-à-dire pour payer la reconstruction de l'église. On y présente *Deux aveugles*, une opérette de Jacques Offenbach et quelques pièces interprétées par des musiciens du cru. Le succès est grand et les recettes très satisfaisantes<sup>146</sup>. On ne tarde donc pas à récidiver et à organiser d'autres soirées récréatives notamment avec l'aide du Cercle Laval<sup>147</sup>. En plus de ces spectacles et concerts, on organise avec la collaboration des religieuses et de leurs élèves des bazars et des ventes de charité

146. « Une soirée à Limoilou », *Le Soleil*, 16 mai 1903, p. 12.

147. « Limoilou », *Le Soleil*, 5 septembre 1903, p. 1.

agrémentés de banquets d'huîtres fort appréciés<sup>148</sup>. En 1904, le curé lance une loterie<sup>149</sup> qui s'avère un très intéressant supplément aux dons versés dans les divers troncs dédiés aux saints thaumaturges ou aux fidèles défunts. On organise aussi des « euchres », ou soirées de jeux de cartes au profit de l'église.

L'austérité capucine ne semble pas s'émouvoir outre mesure de ces plaisirs honnêtes. Après tout, on n'attire pas les mouches avec du vinaigre et la convivialité fait intimement partie de la culture franciscaine. Comme pour toute chose agréable, si l'abstinence est meilleure, l'usage est bon et la vie urbaine a ses exigences séculières auxquelles il faut bien sacrifier. Ainsi, les impératifs financiers de la paroisse favorisent des activités sociales et culturelles bien encadrées par les pasteurs. Elles apportent un concours matériel à la paroisse et démontrent aussi le dynamisme de Limoilou à toute la ville.

On sait aussi apprécier la musique qui peut atteindre des objectifs plus directement spirituels. Le chant liturgique et la musique sacrée occupent ainsi une grande place à Limoilou. Le 4 octobre 1906, pour la fête de saint François d'Assise, les capucins joints à une délégation de dominicains entonnent en chœur l'antienne de l'office du jour en présence de M<sup>gr</sup> Bégin<sup>150</sup>. De telles prestations sont fréquentes et attirent un public nombreux. Vers 1920, le père Urbain encourage la renaissance du chant grégorien, préconisée par le pape Benoît XV. Alfred Poulin, maître de chapelle de Limoilou, se rend à New York participer au congrès international de chant grégorien<sup>151</sup>. Avec le soutien actif de l'abbé Placide Gagnon, il popularise le chant sacré à Limoilou, profitant par exemple de la fête de sainte Cécile (22 novembre) pour organiser une conférence suivie d'un concert<sup>152</sup>.

Alfred Poulin est aussi un organiste de talent. Avec J.-E. Chapleau, autre citoyen émérite de Limoilou, il fait vibrer la voûte de l'église. L'orgue Casavant détruit en 1916 est remplacé par un nouvel instrument de 45 jeux. On l'inaugure par un grand concert le 25 avril 1920. Henri Gagnon, organiste de la cathédrale, est invité pour la circonstance; au programme: J.-S. Bach, César Frank, Pietro-Alessandro Yon, Félix-Alexandre Guilmant et Jules Van Nuffel<sup>153</sup>.

148. « Grand Bazar », *Le Soleil*, 28 septembre 1903, p. 8; « Au Bazar de Limoilou », *Le Soleil*, 1<sup>er</sup> octobre 1903, p. 8; « Au Bazar de Limoilou », *Le Soleil*, 2 octobre 1903, p. 4.

149. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 1, 17 janvier 1904, p. 149.

150. *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 19, n° 9, 13 octobre 1906, p. 135.

151. A. POULIN, « Congrès international de chant grégorien », *La Musique*, vol. 2, n° 18, juin 1920, p. 110.

152. « Conférence », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 35, n° 13, 30 novembre 1922, p. 203.

153. « Notre concert du 25 avril », *BPL*, juin 1920, p. 91-93.

Les concerts sacrés ou profanes deviennent ainsi une activité courante à Limoilou. Certains sont organisés par les religieuses du Saint-Cœur-de-Marie, par les frères du Sacré-Cœur, par les zouaves, les pompiers, ou les cercles Jeanne-d'Arc. Les cérémonies liturgiques sont elles-mêmes l'occasion de manifestations musicales. Par exemple, en 1910, l'Union Palestrina interprète à l'église une messe de Lorenzo Perosi (1872-1956) pour l'ouverture des quarante-Heures<sup>154</sup> et en 1927, pour souligner le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de saint François, la chorale de Limoilou, qui réunit alors 139 voix (86 femmes et 53 hommes), présente un mémorable concert.

Parmi d'autres artistes, le baryton Donat Bélanger se produit dans les années 1920 et 1930 sur plusieurs scènes dans les quartiers et paroisses de Québec, dont Limoilou, attirant toujours un public intéressé par son répertoire à la fois classique et populaire. La salle paroissiale accueille des prestations remarquables comme le récital du pianiste aveugle Paul Doyon, présenté sous le haut patronage du premier ministre Louis-Alexandre Taschereau et du député de Québec-Est, Oscar Drouin, en décembre 1929 ou celui du violoniste acadien Arthur Leblanc en mai 1930<sup>155</sup>.

Le « fin » théâtre est offert au public limoulois qui ne dédaigne ni les mélodrames ni les classiques, les comédies ou les pièces légères. Un cercle dramatique est fondé par des jeunes amateurs en janvier 1925 pour inaugurer la grande salle de spectacle. Le père Urbain est fier de les encourager et d'annoncer au prône, la première du *Triomphe de la foi*, un « beau drame chrétien en trois actes », dit-il<sup>156</sup>. En 1927, les étudiants de Laval jouent *Les Fourberies de Scapin*<sup>157</sup>. Deux ans plus tard, en 1929, *Le Médecin malgré lui*, également de Molière, attire une foule nombreuse à la salle paroissiale et quelques semaines plus tard, *Les cloches de Corneville*, suivies d'une courte pièce d'Eugène Labiche interprétées par une troupe d'amateurs font aussi recette<sup>158</sup>. La Société acadienne très active à Limoilou organise pour la fête nationale du 15 août 1929 un banquet-concert où on présente le *Théâtre de Neptune*, extrait des *Muses de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, interprété par la troupe des zouaves de Limoilou.

Les conférences sont aussi une forme d'activités à laquelle les capucins invitent fréquemment leurs paroissiens. Le père Maurice ne dédaigne pas inviter des

154. *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 23, n° 19, 17 décembre 1910, p. 294.

155. Archives de la ville de Québec, fonds Donat Bélanger, programmes de concerts et de soirées à la salle paroissiale de Limoilou.

156. ACFMCL, *Livre des prêches*, vol. 6, 25 janvier 1925, p. 39.

157. *Le Soleil*, 5 décembre 1927, p. 14.

158. « *Le médecin malgré lui*, à Limoilou », *L'Action catholique*, 26 novembre 1929, p. 12 ; « Grande soirée dramatique à Limoilou », *Le Soleil*, 10 février 1930, p. 18

conférenciers religieux de passage. Par exemple, en 1932, il accueille le chanoine J.-B. Audoin qui attire un millier de personnes venues l'entendre parler des hauts lieux chrétiens de la ville de Paris<sup>159</sup>.

## Le père Urbain et la salle paroissiale



*Urbain de Tesq (Jules Lunel), originaire de l'Aveyron, est né en 1885. Il a étudié à Millau, à Carcassonne et à Ottawa. Ordonné prêtre en 1909, curé de Limoilou de 1919 à 1925. Gardien, puis directeur du sanctuaire de La Réparation, il retourna en France en 1938 et fut sécularisé pendant la guerre. Il fut, par la suite, longtemps curé à Torcy en Seine-et-Marne. Il est décédé à Lagny en 1969.*

Photo ACFMC.

La nouvelle chapelle temporaire construite en 1918 est transformée en salle paroissiale, après la réouverture de l'église en 1920. Le père Urbain envisage organiser dans cette salle des activités de toutes sortes, destinées en particulier à la jeunesse du quartier. Mais, construit rapidement, l'édifice résiste mal au dur climat québécois et, en mars 1923, la structure s'effondre sous la neige.

Urbain décide alors de doter Limoilou d'une salle permanente et digne du quartier. Fort des expériences précédentes en ce domaine, il lance une souscription publique et organise un grand bazar qui recueille en 1924 la somme de 33 000 \$. Le projet est donc lancé. Le curé crée le Cercle paroissial dont les « officiers » reçoivent mandat d'administrer et d'animer la salle. Cette œuvre sociale, dit-il, « sera d'une grande utilité pour nos familles [...] sans causer aucune inquiétude financière »<sup>160</sup>. Il y voit une « annexe obligée de l'église et le prolongement indispensable du foyer familial »<sup>161</sup>.

159. « Le chanoine J.-B. Audoin à Limoilou », *L'Action catholique*, 4 avril 1932, p. 10.

160. *BPL*, septembre 1925, p. 196.

161. 1924-1964, *Quarantième anniversaire de la salle paroissiale Saint-Charles de Limoilou*, [Québec, 1964], p. 18.

Les plans de la salle sont approuvés en mai 1924. L'édifice en briques mesure 45 mètres sur 18,5 (150 pieds sur 60), compte deux étages et un soubassement. Une grande salle de spectacle de 700 places sera désormais le lieu privilégié des concerts et pièces de théâtre. Dès son ouverture, les locaux sont loués par diverses associations dont les Chevaliers de Colomb, la Société Saint-Vincent-de-Paul, la Société Saint-Jean-Baptiste, la Ligue des citoyens, le dispensaire anti-tuberculose, le Comité de colonisation et la Société acadienne. Le 9 novembre 1924, le vieux cardinal Bégin vient en personne bénir la salle, entouré d'une grande foule dont de nombreux enfants.

*La salle paroissiale, fondée par le père Urbain, à l'époque de son ouverture en 1924. Elle devient rapidement un centre social, communautaire et culturel pour le quartier Limoilou. Elle est aujourd'hui occupée par le siège social de la Centrale des syndicats démocratiques CSD.*

Photo ACFMCL



Le père Urbain souhaite que la salle soit un lieu communautaire de services, de rencontres et de culture. Il veut y présenter de la « fine comédie », du chant, des spectacles d'orchestre et, pour contrer les « vues animées », on y offre dès mars 1925 du « bon cinéma »<sup>162</sup>. La salle devient aussi rapidement un lieu de réunions politiques tant municipales, provinciales que fédérales. Ernest Lapointe, Louis Saint-Laurent, Oscar Drouin et Chubby Power viennent y prononcer des discours politiques devant leurs partisans. Les pères capucins ne se mêlent pas de politique, mais, habiles comme tout, ils profitent de ces réunions pour vendre facilement, et à tous les partisans sans distinction, des billets pour des rafles de charité et des bazars toujours au profit des œuvres la paroisse<sup>163</sup>.

162. ACFMCL, *Livre des prônes*, vol. 6, 15 mars 1925, p. 55

163. « À Limoilou », *Le Soleil*, 20 janvier 1930, p. 4.

La salle permet aussi d'envisager la fondation d'une bibliothèque paroissiale publique dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir<sup>164</sup>. Les pères mettent souvent en garde les paroissiens contre les romans mondains et la littérature frivole ou franchement immorale et condamnent les commerces où ces publications sont vendues. La bibliothèque devient donc une alternative aux mauvaises lectures. Le projet est réalisé après le retour à Limoilou du père Maurice en 1925. Le curé rédige le « credo du lecteur chrétien » en 12 propositions<sup>165</sup> et crée un comité de bénévoles dirigé par Léona Trudel, une femme de caractère appartenant à une des familles fondatrices de Limoilou. La bibliothèque, comptant 2 000 volumes, est inaugurée à l'étage de la salle paroissiale le 11 novembre 1928. Un catalogue de 52 pages est bientôt publié, suivi en 1932 d'un supplément de 15 pages. Dès ses premiers mois de fonctionnement, l'établissement effectue 700 prêts par mois<sup>166</sup>. On y développera quelques années plus tard une modeste, mais populaire section de livres pour enfants.

No. 406	
Reçu de M. François Rousset	
le montant de 50 sous pour un an d'abonnement à	
LA BIBLIOTHEQUE PAROISSIALE DE LIMOILOU	
le 23	Oct 1932
Par	L. Trudel
BIBLIOTHECAIRE.	

*Carte d'abonnement à la Bibliothèque de Limoilou en 1932.*

Gracieuseté de M. François Rousseau, archiviste de l'Hôtel-Dieu de Québec.

La salle paroissiale du père Urbain a donc atteint les objectifs fixés par son fondateur. En réunissant en un seul lieu de nombreuses organisations et associations, en offrant des services communautaires, l'établissement contribue à créer des liens sociaux, une solidarité à la fois civique et religieuse. Construite à l'ombre du clocher, la salle renforce l'encadrement de la vie paroissiale si chère aux pères capucins.

164. Dès 1915, les capucins expriment leurs préoccupations au chapitre des lectures publiques, « Que lisez-vous ? » *BPL*, août 1915, p. 93.

165. MAURICE DE BUZAN, « Le credo du lecteur chrétien », *BPL*, avril 1959, p. 80.

166. G. GALLICHAN, « La bibliothèque de Limoilou », *Documentation et Bibliothèques*, vol. 41, n° 1, janvier-mars 1995, p. 31-36.

## Les œuvres sociales

Par la vocation et la nature même de leur ordre, les capucins sont engagés sur le terrain social. Ils maîtrisent avec aisance l'art de frapper à toutes les portes et ils agitent souvent la cloche des humbles à l'oreille des grands. Ils sollicitent par exemple le soutien de Wilfrid Laurier, député du comté de Québec-Est, dont fait partie Limoilou, qui envoie régulièrement au curé de Saint-Charles une somme de 50 \$ destinée aux pauvres du quartier<sup>167</sup>. Ils savent aussi organiser des collectes et des quêtes de charité.

Les guignolées du temps des fêtes deviennent des véritables opérations de solidarité sociale. Les capucins français relancent rapidement cette vieille coutume québécoise et, pour les aider, mobilisent les voyageurs de commerce. On parcourt alors dans la neige les rues du quartier avec grelots, tuques et ceintures fléchées. En décembre 1924, par exemple, l'opération rapporte 300 \$ en argent et 125 \$ en provisions et vêtements.

La Crise économique des années 1930 est durement ressentie à Limoilou. La misère, dont le père Alexis avait en 1902 senti le souffle dans les rues basses de la paroisse, reparait avec force. Le chômage frappe durement. À l'hiver de 1932, 132 familles de Limoilou reçoivent des secours directs de la ville et du gouvernement québécois. Plusieurs familles vivent un chômage larvé, car certains employeurs, comme le Canadien National, embauchent les hommes deux ou trois jours par semaine pour éviter d'aggraver la crise sociale. La situation est telle qu'il devient nécessaire d'établir à Limoilou une seconde conférence de la Société Saint-Vincent-de-Paul pour organiser l'aide et contrer l'extrême pauvreté<sup>168</sup>.

Cette détresse sociale, les capucins la combattent par la voie des organismes de charité, mais aussi par la prédication et par une action discrète et concrète sur le terrain. En chaire, on dénonce « l'attitude anti-sociale et anti-chrétienne » de propriétaires qui refusent des logements à des familles nombreuses ou exigent des loyers abusifs. La bure sert aussi à demander pour les pauvres un peu d'aide à des commerces de vêtements ou d'alimentation du quartier. M. Roméo Giguère, autrefois maître boucher à l'épicerie Morin dans la 5<sup>e</sup> Rue, se souvient que, jeune commis vers 1945, il voyait des pères venir demander des provisions destinées à des familles « dans le besoin »<sup>169</sup>. On voit aussi fréquemment des capucins rendre visite aux malades et aux personnes seules, concrétisant toujours l'idéal franciscain d'entraide et de charité.

167. « Chronique », *BPL*, février 1912, p. 5.

168. Lettre de J.-C. Magnan au père Maurice de Buzan, 15 décembre 1932, *APL*, 5.2.1.

169. Témoignage recueilli par l'auteur en juin 2003. Cette pratique était vraisemblablement déjà une tradition dans les années 1940.

Les besoins en secours social sont grands en 1930 et les capucins, « disciples de la très sainte Pauvreté » selon les mots de saint François d'Assise, cherchent en période de crise à soutenir les plus démunis et, au besoin, à intervenir en leur faveur<sup>170</sup>. Le célèbre abbé Pierre, un ancien capucin, est toujours demeuré un fidèle de cet esprit d'engagement. Les démunis, a-t-il écrit, écrasés par un pouvoir aveugle, n'organisent pas souvent de mouvements revendicatifs ; lorsque la pauvreté et la misère deviennent extrêmes, elles sont muettes, honteuses et elles se cachent. Il faut alors que « des hommes un peu fous, au milieu des plus douloureux, puissent acquérir la capacité de devenir la voix des hommes sans voix »<sup>171</sup>. C'est ce que firent de leur mieux « les bons pères »<sup>172</sup> confrontés aux années difficiles de la Crise, cherchant par leur évangile franciscain à donner une dignité aux souffrances et une espérance aux révoltes de la misère.

## Conclusion

En 1934, une première division de la province de Toulouse survient avec la création du Commissariat autonome pour l'Est du Canada, prélude à la création de la province en 1942<sup>173</sup>. Les années 1930 consacrent donc la « canadienisation » de la fraternité et, après 1934, les capucins québécois assumeront désormais la charge de la cure paroissiale et celle du supérieurat de la fraternité religieuse à Limoilou<sup>174</sup>.

Les capucins toulousains ont donc gagné leur pari d'établir une tête de pont au Québec, d'y fonder un noviciat et de s'enraciner au Canada français avec de nouvelles fondations : après Ottawa (1890), Ristigouche (1894) et Limoilou (1902) ils s'établissent à la Pointe-aux-Trembles (La Réparation) (1921), au Lac Bouchette (1925) et à Cacouna (1942).

À Limoilou, pendant plus de 30 ans, les « pères de Toulouse » ont marqué de leur présence active un quartier populaire de Québec qui était alors en plein développement économique et démographique et ils se sont mêlés à cette petite société jeune et montante. Le défi d'intégration qu'ont voulu relever le père Alexis

170. *Règle et testament du séraphique père saint François avec les constitutions des frères mineurs capucins*, Paris, Librairie Saint-François d'Assise, 1927, p. 11, 91.

171. H. GROUËS (l'abbé Pierre), *L'abbé Pierre parle aux Canadiens et aux heureux du monde entier*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1959, p. 47-49.

172. Expression que les gens de Limoilou utilisaient encore dans les années 1950 pour désigner les capucins.

173. G. INGEGNERI, *Analyse d'un ordre religieux. Les capucins, province de l'Est du Canada*, Montréal, 1974, p. 11

174. Le premier titulaire québécois de la cure fut le père Albert Gagnon de Saint-Félix.

et ses successeurs ne s'est pas limité à l'aspect religieux ; il s'est étendu à l'économie, puisqu'ils ont amorti une dette énorme, restauré les finances de la paroisse et qu'ils ont été de grands bâtisseurs, donnant de l'emploi à de nombreux ouvriers de la construction. Ils ont stimulé la vie culturelle et sociale par des associations diverses, par l'œuvre de la salle paroissiale ainsi que par des conférences, une bibliothèque, des concerts et du théâtre. Formés à l'autorité et à l'obéissance, ils ont aussi dressé de rigoureuses balises morales, mais tout en cherchant à soulager, sinon à partager la pauvreté de leur milieu. Ils ont aussi dépensé imagination et efforts pour léguer aux gens de Limoilou une église, évoquant la foi chrétienne, la piété franciscaine et les origines françaises de la patrie. Un monument qu'ils ont voulu grand et beau, pour dominer la tristesse des ruelles et sublimer la misère du quotidien.

Maurice de Buzan a laissé à Limoilou un poème qui, mis en musique, est devenu le chant du cinquantenaire de la paroisse en 1946. Il disait : « Rayonne aujourd'hui rayonne toujours, / O mon église sacrée. / Mère de nos foyers, / Maison de notre Dieu, / Nous te consacrons nos cœurs. ». C'est cette notion d'une « église-phare », à la fois guide, repère et symbole que les capucins français ont voulu transmettre. Héritage idéalisé que la France républicaine avait sacrifié à une société laïque, mais que le Canada français acceptait encore, l'identifiant à son itinéraire historique et à sa survivance.

La cohorte de capucins arrivés de France après 1890 et qui débarquèrent à Limoilou en 1902 étaient des hommes enracinés dans la culture du XIX<sup>e</sup> siècle, plus proches de l'alliance du trône et de l'autel que de la démocratie moderne. Et il ne faut pas oublier que plusieurs de ceux qui les avaient religieusement et intellectuellement formés étaient nés sous la Monarchie de Juillet ; et certains de leurs mentors et modèles, comme le père Marie-Antoine de Lavaur, avaient vu le jour sous le règne de Charles X. Néanmoins, leur vocation proche des humbles et des ouvriers les a rapidement conduits à prendre le virage de la doctrine sociale énoncée par Léon XIII. Leur engagement paroissial en milieu urbain les a aussi confrontés aux valeurs des temps modernes qui ont bientôt balayé les certitudes dogmatiques de l'ancien régime.

Il reste encore beaucoup de réalités à étudier et à analyser de cet héritage franco-languedocien qui s'est transmis au Québec par les hasards de l'histoire et la volonté de quelques hommes, dont le père Alexis de Barbezieux. Il reste aussi beaucoup à saisir de la psychologie, de la pensée et des valeurs de ces hommes persécutés pour leur engagement et leur foi, exilés loin de leur patrie, solidaires de leur ordre contre vents et marées et vibrants néanmoins d'attachement pour la France, au point de retourner mourir pour elle en 1914.

Le cadre paroissial bâti par les capucins au début du XX<sup>e</sup> siècle s'est effrité avec le Québec traditionnel après 1960, obligeant les frères mineurs capucins, comme tous les ordres religieux, à une profonde remise en question. À Limoilou, l'église Saint-Charles se dresse toujours altière quoique abîmée par les années et la désertion religieuse, et une douzaine de religieux capucins, s'inspirant toujours de la spiritualité de saint François, habitent encore le vieux couvent construit par l'audacieux père Alexis il y a cent ans<sup>175</sup>. Ils ne portent plus la bure, le cordon ni les sandales des anciens mais, présents au cœur de la cité<sup>176</sup>, ils conservent l'héritage de foi et d'humanisme de leurs fondateurs tout en renouvelant leur engagement spirituel et social.

*Gilles Gallichan*

---

175. L'édifice centenaire a conservé son cachet d'origine, mais a été entièrement restauré dans les années 1990.

176. En 1998, les onze paroisses du quartier Limoilou ont été regroupées en trois nouvelles paroisses. Les anciennes paroisses de Saint-Charles, Saint-Fidèle, Saint-Esprit, Saint-François-d'Assise, et Saint-Zéphirin (Stadacona) ont formé celle de Notre-Dame-de-Rocamadour. C'est toujours un capucin, le père Raymond Angers, qui est curé de la paroisse.

## ANNEXE

**Curés capucins de Saint-Charles de Limoilou (1902-1934)**

Albert de Pisani: 1902-1910

Maurice de Buzan: 1910-1919

Urbain de Tesq: 1919-1925

Maurice de Buzan: 1925-1934

**Gardiens du couvent de Limoilou (1902-1934)**

Alexis de Barbezieux: 1902-1903

Pierre de La-Roche-sur-Yon: 1903-1904

Léonard de Saint-Pé: 1904-1907

Édouard de Massat: 1907-1910

Bonaventure de Narbonne: 1910-1913

Ernest-Marie de Beaulieu: 1913-1916

Ernest de Mechmont: 1916-1919

Prosper de Fontenay-le-Comte: 1919-1922

Grégoire de Boeil-Bezing: 1922-1925

Placide Roberge de Saint-Bernard: 1925-1928

Robert de Milhas: 1928-1931

Maurice de Buzan: 1931-1934

**Maîtres des novices (1903-1934)**

Léonard de Saint-Pé: 1903\*-1904

Candide de Nant: 1904-1907

Pascal de Luchon: 1907-1908

Étienne de Mechmont: 1908-1922

Justin de Montagnac: 1922-1923

Placide Roberge de Saint-Bernard: 1923-1928

Étienne de Mechmont: 1928-1933

\* Le père Léonard occupait déjà cette fonction à Ottawa depuis 1901 et il l'avait également occupée précédemment de 1894 à 1900.

Source: GODEFROY-C. DÉVOST, *Les capucins francophones du Canada*, Montréal, Éditions de l'Écho, 1993, p. 368, 370-371 et fonds des APCap.